



44<sup>e</sup> édition

**DARIA DEFLORIAN**

**ANTONIO TAGLIARINI**

*Ce ne andiamo per non darvi*

*altre preoccupazioni*

*Reality*

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot  
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

[c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)

[c.willemot@festival-automne.com](mailto:c.willemot@festival-automne.com)

[assistant.presse@festival-automne.com](mailto:assistant.presse@festival-automne.com)

**Revue de presse radio / TV**  
**Daria Deflorian/ Antonio Tagliarini**  
**Festival d'automne 2015**

**Ecouter :**

**Lundi 5 octobre :**

**TrENSmissions web radio Ecole Normale Supérieure / La cour du roi Pétaud / Jade Archambault, Célia Jésupret**

Sujet : Critiques de *Ce ne andiamo* et *Reality*

Lien : <http://trensmissions.org/roi-petaud/1-ce-ne-andiamo/>

**Dimanche 25 octobre : 20h30**

**France Culture / Une saison au théâtre / Joelle Gayot**

Invitée : Daria Deflorian

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-une-saison-au-theatre-daria-deflorian-comedienne-et-metteur-en-scene-2015-10-25>

## **PRESSE**

Qantara – juillet  
La Terrasse – septembre  
L'Officiel des spectacles – 2 septembre  
Les Inrockuptibles – 2 septembre  
Trois Couleurs – 9 septembre  
O magazine – 10 septembre  
L'Officiel des spectacles – 16 septembre  
Le JDD.fr – 16 septembre  
M Le Monde – 19 septembre  
Théâtre Actu – 21 septembre  
Les Trois Coups – 21 septembre  
L'Humanité – 21 septembre  
Mediapart – 21 septembre  
Le Monde – 22 septembre  
Les Inrockuptibles.fr – 22 septembre  
Les Inrockuptibles – 23 septembre  
Pariscope – 23 septembre  
Blog Le Figaro – 25 septembre  
Au Poulailleur – 28 septembre  
Les Inrockuptibles.fr – 30 septembre  
L'avant-scène théâtre – octobre  
Pariscope – 30 septembre  
L'Officiel des spectacles – 30 septembre  
Théâtre actu – 2 octobre  
Les Trois coups – 2 octobre  
Théâtre du blog – 3 octobre  
Un fauteuil pour l'orchestre – 5 octobre  
L'Officiel des spectacles – 7 octobre  
La Parafe – 7 octobre  
Non fiction – 8 octobre  
Le Monde – 9 octobre  
L'artichaut – 9 octobre  
I/O – 16 octobre  
L'avant-scène théâtre – 1<sup>er</sup> novembre

### > Gindou

#### Rencontres sur grand écran

Rendez-vous obligé des amateurs de cinéma d'auteur : la (toute) petite commune de Gindou, dans le Lot, et ses Rencontres Cinéma, parrainées pour cette 31<sup>e</sup> édition par le producteur portugais Paulo Branco. Voici l'homme de tous les records : il a produit depuis le début de sa carrière plus de 270 œuvres et compte le plus grand nombre de films sélectionnés à Cannes et ayant concouru pour la Palme d'Or. Défenseur de premier plan du cinéma d'auteur, il a lancé maints jeunes réalisateurs devenus depuis des cinéastes de premier plan, et a notamment collaboré avec Raul Ruiz et Manoel de Oliveira. À savourer, un samedi d'ouverture intégralement consacré à ses films, sous les étoiles (le festival est doté d'un Cinéma de verdure planté en plein champ) ou au Louxor, une salle éphémère de 300 places. Mais le festival, c'est aussi la sélection singulière des « Vagabondages », dont bon nombre d'avant-premières, et, côté patrimoine cinématographique, une programmation concoctée par la Cinémathèque de Toulouse et les Archives françaises du film. Le tout ponctué de « Tchatches », rencontres entre les invités et le public. **Gindou Cinéma** Le Bourg 46250 Gindou Tél. : 05 65 22 89 99 [www.gindoucinema.org](http://www.gindoucinema.org)  
**Du 22 au 29 août**

### > Paris

#### Alep Point Zéro

Les expositions-témoignages dédiées au drame syrien se succèdent ; citons entre autres, pour les plus récentes, celle de « Caesar », ce photographe déserteur de l'armée syrienne et ses clichés horribles, au musée de l'Holocauste à Washington, « L'art en marche, artistes syriens d'aujourd'hui » à Cénon (Gironde), ou encore Ammar Abd Rabbo et son expo « A eLles Eux Paix » (ALEP) montrée à Paris puis à Alençon. C'est aujourd'hui au tour de la Maison des journalistes avec « Alep Point

Zéro », soit quelque 75 clichés du photjournaliste Muzaffar Salman, né à Homs en 1976. Point Zéro, c'est le nom donné à l'espace constitué par les centaines de maisons alépiques réunies par des trous creusés dans leurs murs pour passer de l'une à l'autre sans crainte des snipers. « *Un espace unique, explique-t-il, où, pour la première fois depuis quarante ans, se sont rassemblés des Syriens de tout le pays afin de protéger leurs biens et empêcher leurs femmes et leurs enfants d'être arrêtés et torturés.* » Muzaffar Salman, réfugié en France depuis 2014, a été accueilli par la Maison des journalistes. Ses photographies insolites, au plus près d'une ville qui combat le chaos, nous donnent à voir tout une humanité « *qui beauté a bien plus qu'humaine.* »

**La Maison des journalistes** 35, rue Cauchy 75015 Tél. 01 40 60 04 06 [www.maisondesjournalistes.org](http://www.maisondesjournalistes.org)  
**Jusqu'au 15 septembre**

### > Paris (2)

#### Fourmis d'automne

Depuis sa création en 1972, le Festival d'Automne à Paris demeure imperturbablement « à la proue du temps, pluridisciplinaire, international et nomade », et nous offre chaque année une moisson de créations audacieuses. Le dernier spectacle de la chorégraphe marocaine Bouhra Ouizguen, l'inclassable *Ottof* – « fourmi » en langue berbère – a donc toute sa place au programme de cette 43<sup>e</sup> édition. Après *Madame Plaza* et *Ha!* (à l'IMA fin 2014), on y retrouve les Aïtas chères à la chorégraphe, ces reines de la fête enracinées dans la culture marocaine, œuvrant en artistes accomplies – elles conjuguent travail sur le corps, le chant, la langue – à « *porter leur propre tâche et en même temps à faire œuvre commune au sein d'un groupe* », explique la chorégraphe. Une création « *sans complexe* » et susceptible de « *déjouer les attentes* ». « *Je me soucie assez peu de la forme que cela prend. Ce qui*

*est important, c'est d'avoir un élan libre...* » Nous voici prévenus !

**Centre Georges-François** 75004 Paris - [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)  
**Du 16 au 20 septembre**

### > Paris (3)

#### Tragédie grecque

Toujours au programme du Festival d'Automne, cet autre ovni artistique emmené par les auteurs-acteurs Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), inspiré d'un roman de Petros Markaris (Athènes, 2010). Sur scène, dans un décor dénudé, à partir d'une lettre rédigée par quatre retraitées grecques qui ont décidé de se suicider pour le « bien du pays », ils sont quatre (dont les deux auteurs) à proposer une variation sur des vies broyées par le système, et par-delà, à interroger leur condition d'artistes dans le contexte d'une Grèce en crise. Toutes fictives qu'elles soient, ces quatre femmes nous forcent à regarder notre monde tel qu'il est... À voir également, des mêmes, une seconde série de variations (*Reality*, du 30 septembre au 11 octobre), qui nous confronte avec l'histoire de la Pologne. **Théâtre de la Colline** 15, rue Malte-Brun 75020 Paris [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)  
**Du 18 au 27 septembre**

### > Bruxelles

#### La « Souvenance » d'Anouar Brahem

Six ans après *The Astounding Eyes Of Rita* (cf. *Qantara* n° 74), le 'oudiste Anouar Brahem nous est revenu avec un nouvel opus, *Souvenance* ; le palais des Beaux-Arts de Bruxelles l'accueille pour l'occasion. Sur scène, le « maître enchanteur », toujours à la croisée du jazz, du classique et de la tradition arabe, fera dialoguer sa formation coutumière : 'oud, piano, clarinette basse et basse, avec un orchestre à cordes, en l'occurrence celles de l'Orchestre royal de chambre de Wallonie (dir. Frank Braley). Le

propos d'Anouar Brahem : exposer la « *synthèse esthétique de quinze années d'expérimentation en quête d'un authentique "terrain d'entente" entre Orient et Occident, et une réponse décalée, personnelle et méditative aux événements survenus début 2011 en Tunisie* ». Les plus impatients pourront aller écouter l'artiste dès le 12 septembre au Trianon (80, bd de Rochechouart à Paris 18<sup>e</sup>), où il se produira dans le cadre du Festival d'Île-de-France avec l'Orchestre national du même nom. **Palais des Beaux-Arts** Rue Ravenstein, 23 1000 Bruxelles Tél. (00 32) 2 507 82 00 [www.bozar.be](http://www.bozar.be) **Le 21 octobre**

### > Ile-de-France Grand écart musical

Le festival d'Ile-de-France, véritable jeu de piste culturel à travers la région francilienne et ses plus beaux lieux, fait cette année la part belle à la culture orientale. Le 6 septembre, le domaine de Villarcieux (95710 Chaussy) accueillera près de cinquante artistes pour un spectacle festif : « *Maroc, terre d'aventures* ». Des rythmes de la *dakka roudania* de Taroudant aux mélodies arabo-andalouses de Zainab Afaïal (et l'orchestre de Tétouan) en passant par la prose du rappeur casablancais Mobydick, une journée riche en sonorités, que Najat Aâtabou clôturera avec son populaire chaâbi. Dans un genre radicalement différent – et pour tout dire nettement plus cérébral – se déroulera le 10 octobre, à l'auditorium Jean-Pierre Miquel de Vincennes, la première de *Traverser* du compositeur libanais Zad Moultaqa. « *L'on voyage entre chants et récitation, à deux voix, celle de la soprano Amel Brahimi-Djelloul (sur scène avec l'ensemble Mezweï, le quatuor de Moultaqa) et celle, enregistrée, du poète Adonis [...] en un parcours poétique explorant la violence, la tradition, la langue.* » **Festival d'Île-de-France** Programme complet sur [www.festival-idf.fr](http://www.festival-idf.fr)  
**Du 6 septembre au 11 octobre**

GROS PLAN

THÉÂTRE DE LA COLLINE  
DE ANTONIO TAGLIARINI ET DARIA DEFLORIAN

# L'ITALIE À L'HONNEUR

Une belle occasion de découvrir ou redécouvrir les nouvelles dramaturgies italiennes. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini proposent deux pièces explorant et questionnant notre monde et nos maux sociaux: *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* et *Reality*.

Auteurs, metteurs en scène et performeurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini sentent leur travail sur le jeu des caractères et sur les conventions, notamment pour explorer les enjeux de la représentation et le lien entre la scène et le public. Ils ont créé ensemble plusieurs projets remarquables. Dans *Remo*, leur premier collaboration en 2008, hommage à Carl Miller de Peter Bausein, ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (nous partons pour ne plus vous occasionner de soucis) se fonde sur les premiers pages du roman *Leviathan* de Thomas Mann. Ils ont écrit *Il teatro* en 2011, qui interroge le fin théâtre de courtois retournés qui ont formé le monde ou se vouent à la charge d'une société en pleine crise. Cette saison marquée et "extra-ordinaire" de leur théâtre de femmes ordinaires face à la gravité de la crise, souligne la conscience de leurs

impulsions face à un telle situation. Ce n'est pas seulement la question de la représentation qui vacille, mais aussi notre rapport au fait individuel sur scène, aux autres individus, à travers une réflexion constructive à l'italienne – avant tout matricielle – qui nous amène à remettre en question les règles, les visibilités, les protocoles et les rituels, les pratiques, les lieux et les moments. Ces recherches nous ont conduits à deux autres projets remarquables, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* et *Reality*, qui nous ont permis d'explorer les maux sociaux et les maux humains de notre époque.

**DÉBAT INTIME AVEC LE SPECTATEUR**

« Je travers votre regard sur la crise, nous cherchons à explorer artistiquement le point de rupture, le moment où l'invisible devient visible et se mue en souffrance. Daria Deflorian, qui interprète la pièce avec Antonio Tagliarini,



Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni par Antonio Tagliarini et Daria Deflorian.

et nous se entre le public et nous autour de la perception de ce qu'est la réalité. Ce n'est pas la perception de ce qu'est la réalité, à découvrir...  
**Agnès Santi**

Monica Fiasco et Valentino Villa. Assemblant différentes formes de récit sans suivre une dramaturgie linéaire, ils cherchent à « commencer un débat intime avec le spectateur ». À partir du reportage de Maria Sczagiel, *Reality*, interprété par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, se fonde sur les 748 carnets de notes qu'une femme au foyer polonaise, Jarkina Turuk, a laissés à sa mort, en 2000. Elle y consignait ses faits et gestes avec une extrême minutie: appels téléphoniques (38 au 06), rendez-vous, fixes (1 922), cadeaux offerts (617), émissions de télévision (70 042), etc. « Il ne s'agit pas de mettre en scène ou de faire un récit théâtral autour d'une pièce de dialogue avec ce qui nous avons et ce que nous ne savons pas de faire. Il s'agit de créer une série de courts-circuits entre eux

Théâtre de la Colline, 11 rue de la Colline, Paris 19<sup>e</sup> arrondissement, 75020 Paris. Ce soir, 27 septembre, 20h. Ce soir, 28 septembre, 20h. Ce soir, 29 septembre, 20h. Ce soir, 30 septembre, 20h. Ce soir, 1<sup>er</sup> octobre, 20h. Ce soir, 2<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 3<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 4<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 5<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 6<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 7<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 8<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 9<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 10<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 11<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 12<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 13<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 14<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 15<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 16<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 17<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 18<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 19<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 20<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 21<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 22<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 23<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 24<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 25<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 26<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 27<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 28<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 29<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 30<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 31<sup>e</sup> octobre, 20h. Ce soir, 1<sup>er</sup> novembre, 20h. Ce soir, 2<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 3<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 4<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 5<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 6<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 7<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 8<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 9<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 10<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 11<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 12<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 13<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 14<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 15<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 16<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 17<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 18<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 19<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 20<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 21<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 22<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 23<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 24<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 25<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 26<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 27<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 28<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 29<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 30<sup>e</sup> novembre, 20h. Ce soir, 1<sup>er</sup> décembre, 20h. Ce soir, 2<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 3<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 4<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 5<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 6<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 7<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 8<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 9<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 10<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 11<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 12<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 13<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 14<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 15<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 16<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 17<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 18<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 19<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 20<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 21<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 22<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 23<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 24<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 25<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 26<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 27<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 28<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 29<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 30<sup>e</sup> décembre, 20h. Ce soir, 31<sup>e</sup> décembre, 20h.

## L'Officiel – 2 au 8 septembre 2015

### Pièces de théâtre : THÉÂTRE

**COLLINE.** [TN] 15 rue Malte-Brun (20<sup>e</sup>) M<sup>o</sup> Gambetta (500 pl) 01 44 62 62 52 (jun ou sam 11h-18h30, mar 13h-18h30, dim 14h-16h) Pl de 14 à 27€ (-30 ans et CH 14€, +60 ans 21€, mar TU 20€)

#### Grand Théâtre :

*Mer, jeu, ven, sam 20h30. Dim 16h30 Mar 19h30 (6 oct. : + rencontre ; 4, 13 oct. surtitrage français ; 6, 11 oct. : audiodescription ; 3, 10 oct. : surtitrage anglais) :*

De Luigi Pirandello, mise en scène Stéphane Braunschweig Avec John Arnold, Elsa Bouchain, Cécile Coustière, Daria Dellonon, Claude Duparfait, Julien Geoffroy, Laurent Levy, Thierry Paret, Romain Pierre, Pierre Plathier, Dominique Raymond, Marie Schmitt, Jean-Baptiste Verquin, Jean-Philippe Vidal

#### LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

*Deux œuvres entrelacées sur le thème de la place de la poésie dans la brutalité du monde moderne*

*Dans le langage du conte, l'auteur fait transparaître les rapports qu'il avait avec Miralini*

#### Petit Théâtre :

*Mer, jeu, ven, sam 20h. Dim 16h. Mar 19h À partir du 18 sept (en italien surtitré en français) (22 sept. : + rencontre) (Festival d'automne à Paris) :*

De Daria Dellonon, Antonio Tagliarini d'après Petros Markaris Avec Daria Dellonon, Monica Pseddu, Antonio Tagliarini, Valentino Villa

#### NOUS PARTONS POUR NE PLUS VOUS DONNER DE SOUCIS

*Au cœur de la crise économique grecque, on retrouve quatre retraitées. Elles se sont suicidées, sachant, pour ne plus être un poids pour la société*

**COMÉDIE CAUMARTIN**, 25 rue Caumartin (9<sup>e</sup>) M<sup>o</sup> Havre - Caumartin (370 pl) 01 47 42 43 41 (j a p de 11h30)

## Les Inrockuptibles – Supplément Festival d'Automne à Paris



# pour la petite histoire

Deux spectacles de **Daria Deflorian et Antonio Tagliarini** racontent des "vies minuscules" écrasées par des régimes autoritaires ou des politiques d'austérité.

**U**n espace vide éclairé, une table, quelques chaises et des acteurs. Le dispositif est le même pour que résonnent en miroir, dans les deux spectacles de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, les vies brisées des gens de peu qui y sont présentées. Dans un langage inscrit dans une quotidienneté céroutante, sans artifice, se déploient des histoires de vie dans leur intimité dévoilée, sans étalage ni voyeurisme.

*Reality* est l'histoire de la Polonaise Janina Turek qui, cinquante ans durant, a collecté dans des cahiers d'écolier à l'encre bleue les moindres faits de sa vie quotidienne : 4463 petits-déjeuners, 5387 déjeuners, 5936 dîners, 38 194 coups de téléphone reçus et 6257 coups de téléphone passés, 1922 rendez-vous, 10568 cadeaux reçus, 5817 cadeaux offerts, 110 spectacles de théâtre, 3517 livres lus, le dernier étant *L'otita* de Nabokov qu'elle avait déjà lu en 1961... le bréviaire d'une vie.

Inspiré du *Justicier d'Athènes*, roman de l'écrivain grec Pétros Márkaris, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*

(*"Nous partons pour ne plus vous donner de soucis"*) mêle les lettres d'adieu à la société et au monde de quatre retraitées grecques qui s'ôtent volontairement la vie sur fond de crise économique. *"Nous sommes quatre retraitées, seules. Sans enfant, sans chien. D'abord, on nous a baissé notre retraite, notre seul revenu. Puis, on a eu besoin d'un médecin pour se faire prescrire des médicaments, mais les médecins étaient en greve. Quand, finalement, on a réussi à obtenir une ordonnance, à la pharmacie on nous a dit qu'ils ne délivraient pas de médicaments parce que la mutuelle était endettée, et donc on a dû les payer avec nos retraites réduites. Alors on a compris qu'on était un poids pour l'Etat, pour les médecins, pour les pharmacies et pour toute la société."*

Les histoires sont tragiques d'injustice et de petitesse et pourtant Daria Deflorian, Antonio Tagliarini et leurs acteurs dépassent l'aspect documentaire sans sombrer dans la fiction mélodramatique, inventent un mode de narration parlé/joué, s'impliquant

eux-mêmes dans le récit et le ponctuant de fulgurantes drôleries permettant une mise à distance salvatrice et, c'est peu de le dire, réjouissante pour la penséc.

**Hervé Pons**

**Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)**

de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, en italien surtitré en français, du 18 au 27 septembre à la Colline - Théâtre national, Paris XX, tel 01 44 42 52 52, www.roitine.fr

**Reality (Realité)**

de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, en italien surtitré en français, du 30 septembre au 11 octobre, à la Colline - Théâtre national, Paris XX, tel 01 44 42 52 52, www.colline.fr

**Festival d'Automne à Paris** tel 01 33 45 13 17, www.festival-automne.com

## Trois Couleurs – 9 septembre au 6 octobre 2015



### **DARIA DEFLORIAN**

### **ET ANTONIO TAGLIARINI**

Avec *Reality*, ces deux comédiens et metteurs en scène italiens donnent vie aux écrits de Janina Turek, une Polonaise qui recensa pendant cinquante ans chaque fait de son existence dans les moindres détails. Soit une célébration du quotidien dans laquelle se croisent poésie de la routine et réflexions autour de la télé-réalité s m  
du 30 septembre au 11 octobre  
au théâtre national de La Colline



O magazine – 10 septembre 2015

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS - SEPTEMBRE



44<sup>e</sup> édition

A D P

*Musique, théâtre, cinéma, danse, arts plastiques, performances : tous ces arts sont présents au Festival d'Automne. Son ample ouverture aux artistes du monde a fondé sa singularité. Quarante lieux de Paris et de sa région sont associés à cette nouvelle édition, qui développe de nouvelles collaborations avec plus de cinquante propositions venues du monde entier.*

O magazine a réuni pour vous les manifestations du mois de septembre :

### Ex Machina / Robert Lepage

887

9 au 17 septembre – Théâtre de la Ville

« De quoi se souvient-on au juste ? (...) Qu'est-ce qu'une identité culturelle ? » Robert Lepage explore les mécanismes de la mémoire et renoue avec le « seul en scène ». Convoquant ses souvenirs personnels, 887 n'est pas pour autant un conte autobiographique. Le récit, toujours, se mêle de considérations historiques. Années 1960. Québec. Montréal, 887 rue Murray. Dans cet immeuble, miroir d'une société à l'aube de bouleversements majeurs, le jeune Robert découvre le théâtre au détour des jeux inventés avec sa sœur. En sourdine, les premières bombes du Front de libération du Québec explosent.

### Jérôme Bel

Gala (2015)

17 au 20 septembre - Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Après *Disabled Theater* et *Cour d'honneur*, la nouvelle création de Jérôme Bel reprend la même question : comment faire entrer, dans le champ de la représentation, des individus et des corps qui en sont le plus souvent exclus ? Pour ce faire, Jérôme Bel est parti du plus « commun » de l'expérience théâtrale : le gala. Mélangant professionnels et amateurs, il le détourne afin de parcourir des styles, des fragments d'histoire, et dresser l'inventaire d'une danse « sans qualités », révélant autant de rapports singuliers au mouvement et à la voix.

### Bouchra Quizguen

OTTOF

16 au 20 septembre - Centre Pompidou

Pour la chorégraphe Bouchra Quizguen, « tout tient aux interprètes. (...) Elles sont dotées d'un formidable potentiel d'impermanence sur scène, de liberté ». Dans OTTOF, sa dernière création, « son geste, précis, est somptueux : construire une forme plastique radicale, aride, et y lâcher la puissance de feu de ces corps féminins populaires, âgés, sexués, désirants, bruyamment subversifs. » Ève Beauvallet *In Libération*

### Eun-Me Ahn

Dancing Teen Teen

23 au 25 septembre - Théâtre de la Ville

Dancing Grandmothers

27 au 29 septembre - Théâtre de la Ville

9 octobre - Espace Michel-Simon / Noisy-le-Grand

10 octobre - Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale

Les trois pièces d'Eun-Me Ahn donnent la parole à plusieurs générations de Coréens et dressent le portrait des mutations traversées par cette société sous la forme d'une trilogie dansée. Autrement dit, à travers l'histoire des corps.

### Collectif In Vitro – Julie Deliquet

Catherine et Christian (fin de partie)

24 septembre au 16 octobre - Théâtre Gérard-Philipe, CDN de Saint-Denis

Le spectacle *Catherine et Christian (fin de partie)* est la fin d'un voyage à travers les décennies. C'est l'épilogue de la fresque chorale *Des années 70 à nos jours (La Noce ; Derniers regards avant l'oubli ; Nous sommes seuls maintenant)*, saga familiale en trois volets, signée par le Collectif In Vitro.

### Jonathan Châtei

Andreas (d'après la première partie du Chemin de Damas d'August Strindberg)

25 septembre au 13 octobre - La Commune CDN d'Aubervilliers

« Le *Chemin de Damas* de Strindberg interroge cette utopie : en détruisant tout, en tombant, on peut se réinventer. (...) C'est aussi un voyage intérieur et la collision d'un homme avec ses spectres. Pour changer, que faire de ces fantômes qui nous entravent ? Les conjurer ou les accueillir, se laisser hanter ? »

### Daria Deflorian / Antonio Tagliarini

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni

18 au 27 septembre - La Collina - théâtre national

Avec *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)*, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini composent deux séries de variations graves et enjouées sur des vies minuscules broyées par des systèmes socio-politiques hostiles.

Pour plus d'informations : <http://www.festival-automne.com/>

## L'Officiel des spectacles – 16 au 22 septembre 2015

● 44<sup>e</sup> édition du **Festival d'Automne à Paris** : un événement ouvert sur le monde et une programmation des plus riches avec de la musique, du théâtre, du cinéma, de la danse, des arts plastiques et des performances. Avec au programme cette semaine : au **Théâtre de la Ville** (4<sup>e</sup>) **Jsq 17 sept.**, du lun au sam à 20h30 : **887** de, mise en scène et avec Robert Lepage (théâtre), le **20 sept.** à 15h : **Mansueto et Agut** rituel chamanique par Kim Kum-hwa ; au **Centre Pompidou** (4<sup>e</sup>) **du 16 au 20 sept.**, du mer au sam à 20h30, dim à 17h : **Ottob** de Bouchra Oulzguen (danse) ; au **Centre Dramatique National** (Nanterre-Américains) **du 17 au 20 sept.**, du jeu au sam à 20h30, dim à 15h30 : **Gala (2015)** chorégraphie Jérôme Bel (danse) ; à **La Colline - Théâtre national** (20<sup>e</sup>) **du 18 au 27 sept.**, du mer au sam à 20h, dim à 16h, mar à 19h : **Nous partons pour ne plus vous donner de soucis** de Dana Defflonan, Antonio Tagliarini (théâtre, en italien surtitré en français) ; au **Théâtre des Bouffes du Nord** (10<sup>e</sup>) le **21 sept.** à 20h : **Sugangga. Le Dit du palais sous les mers** par Ahn Sook-sun, Nam Sang-il (panson). Pl. de 8 à 55€. Renseignements et résa : 01 53 45 17 17.

● **FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS** Jsq 31 dec., quarante lieux parisiens accueillent la 44<sup>e</sup> édition de ce festival qui réunit musique, théâtre, danse, arts plastiques et performances. **Lun 21 sept.** à 20h au **Théâtre des Bouffes du Nord** (37bis bd de la Chapelle, 10<sup>e</sup> M<sup>o</sup> La Chapelle) « Panson » avec Ahn Sook-Sun, Nam Sang-Il et Cho Yong-Su. Ent. de 10 à 25€. À SUIVRE

**THÉÂTRE DE LA VILLE, [TN] 2 pl du Châtelet**  
(4<sup>e</sup>) M<sup>o</sup> Châtelet (1000 pl) 01 42 74 22 77 lun  
11h-19h, mer au sam 11h-20h Pl. de 19 à 35€, TR de 14 à 26€

**Mer, jeu 20h30 Dernière le 17 sept. (Festival d'automne à Paris)**

**Conception, mise en scène et avec Robert Lepage**

**887**

*L'artiste interroge la persistance des souvenirs  
Persistance de fragments tunisiens, oubli de l'essentiel,  
comment la mémoire fonctionne t-elle ?*

b

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

## Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Lebou)

*887*? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

### Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44<sup>e</sup> édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversoïis de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Ôdipus der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 \*\*

**Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.**

**[www.theatredelaville-paris.com](http://www.theatredelaville-paris.com)**

**Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.**

**01.53.45.17.17. [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)**

**Annie Chénieux - leJDD.fr**



Daria Deflorian, autrice di *Marathon woman*. È italiana, il teatro che ha scelto per il debutto è quello di un'azienda in crisi.

THÉÂTRE

## Marathon woman.

de Patrick Gouraud

A l'origine, il s'agissait de reunir trois créations en langues italienne pour faire découvrir au public français le travail de la comédienne et metteuse en scène italienne Daria Deflorian dans le cadre du Festival d'automne à Paris au Théâtre national de Colonne. Et puis une quatrième pièce est entrée en jeu. Si défiant le européen, le directeur du lieu, a eu l'idée de proposer à l'actrice d'interpréter dans ce lieu le personnage de *La Signora* dans *Les Coréens* de la mandchoue du *Luog* Pignatelli. Daria Deflorian a accepté de relever le défi et s'enquit de la situation, « il y a des gens qui jouent une de mes pièces à 10 heures dans le petit salle juste à côté de nous d'ouvrir

mon théâtre pour le Pignatelli qui débute à 20 heures dans la grande ». Ce substatie ne déstabilise nullement celle qui, en 2013, a été sacrée meilleure actrice de théâtre en Italie. Née à la fin des années 1940 à Tevere, le haut de montagne dans les Dolomites. Né d'un père scénariste et comédien amateur, elle a de qui tenir. « Mon père avait un goût très et ses œuvres étaient comme celles de qui me plaît le plus, c'est qu'il interprète ses rôles simultanément dans cette maison où jouer sur scène était souvent réservé aux hommes. » A 14 ans, un spectacle sur la légende de légende Stefano Palkov, dit « Le poisson », est pour elle une révélation. « Il s'agit de deux candidats au sacerdoce pour servir les frères du peuple. C'est un bouleversement. Ce jour-là, je ai vu que je ne suis pas une fille ». Contre l'avis de sa famille, elle part à 18 ans étudier à l'université de Bologne où vient de découvrir un éditeur prêt pour faire le théâtre et le spectacle, et prend des cours de théâtre. Puis devient l'assis-

tante de metteurs en scène comme l'italien Paolo Bonolis et le Lituanien Simonas Riekškus. En 2009, elle rejoint le théâtre piémontais et met en scène Antonio Tagliari, qui devient son alter ego. « Nous jouons dans Attento à sa vie, de Martin Crimp, et le metteur en scène local est un jour des recrutes. Notre amour commun pour Pina Bausch nous a incité à créer ensemble un premier spectacle collectif en hommage à Carlo Mailer. »

**A LA COLLINE, ILS PRÉSENTENT DEUX spectacles conçus à quatre mains. *Reality* raconte l'histoire d'une femme polonaise qui connaît toutes les déviances de sa vie - du mariage des portais de dominos joués (19) aux dangers émergents dans la rue (2011). Ce qui s'achève par non dans une appréciation. (Nous parlons pour le rôle sans donner de coups) met en scène quatre metteurs en scène précédant se succéder autour un palais pour la société. Une pièce pour laquelle, en**

2014 en Italie, ils ont reçu le prix Luce de la meilleure création dramatique. La dernière pièce de Daria Deflorian est à découvrir sous la direction de Luca Calabrese, scénariste et metteur en scène de *L'Origine des hommes modernes* de Laurent Luján (Luján du cinéma, portrait d'un réalisateur), où elle incarne le rôle principal méconnaissable au regard d'une histoire vécue, entre la fille qui a été évincée, évincée, et la fille qui a été évincée, évincée, évincée. A La Colonne, la direction théâtrale vient tout juste de commencer. □

**DE NOTRE TRAVAIL EN LIGNE POUR VOUS FAIRE PLUS EN SAVOIR**  
 LE SITE INTERNET DE LA COLOMNE  
 WWW.COLOMNE.FR  
 LE SITE INTERNET DE LA SOCIÉTÉ  
 WWW.SOCIETE.FR  
 LE SITE INTERNET DE LA COLOMNE  
 WWW.COLOMNE.FR  
 LE SITE INTERNET DE LA SOCIÉTÉ  
 WWW.SOCIETE.FR  
 LE SITE INTERNET DE LA COLOMNE  
 WWW.COLOMNE.FR  
 LE SITE INTERNET DE LA SOCIÉTÉ  
 WWW.SOCIETE.FR

## Théâtre Actu – 21 septembre 2015



« Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » (nous partons pour ne plus vous donner de soucis) de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini au Théâtre de la Colline

Le 20 septembre - Article de Bruno Deslot

### Un échange confidentiel avec le public

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, Antonio Tagliarini et Daria Deflorian proposent une création intitulée « Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » (nous partons pour ne plus vous donner de soucis) inspirée par une image du roman « Le Justicier d'Athènes » de Pétros Markaris.



Quatre retraitées, sans familles, ni enfants, ni chiens se trouvent relayées aux confins d'une société qui les excluent d'un système pour lequel elles ne peuvent plus rien apporter. Leurs mutuelles n'ont plus d'argent, elles doivent payer leurs médicaments de leur poche, ce qui n'est pas possible. Dès lors, elles décident de partir « Nous partons pour vous éviter cette charge. Quatre retraitées en moins, cela vous aidera à mieux vivre ». L'écriture du message est soignée, en lettres rondes. Elles ont laissé à côté leurs cartes d'identité. Ekaterini Sektaridi, née le 23.4.1941 ; Angeliki Stathopoulou, née le 5.2.1945 ; Loukia Haritonidou, née le 12.6.1943 ; Vassiliki Patsi, née le 18.12.1948. On ne sait rien de ces quatre femmes mis à part leur fin tragique.

Cet événement place le public face à l'impuissance d'une telle injustice liée à la crise économique qui ne concerne pas que la Grèce mais l'ensemble des pays européens. Sur un plateau nu, éclairé par un néon et flanquée d'une table à jardin, les quatre comédiens se présentent au public avec une déclaration de profonde impuissance à représenter exprimé par un « NON ». Ils affirment cette négation avec une poignante conscience de leur impossibilité à apporter, par le jeu, une, voire des réponses à une série d'interrogations fondamentalement sociétales. L'échange avec le public est très intime dès le début du spectacle et permet de faire fusionner une réflexion commune, entre les comédiens et les spectateurs, laissant à chacun sa propre subjectivité grâce à une dramaturgie linéaire.





une forme de légèreté, parfois comique et souvent inattendue. Chacun tente de comprendre le personnage d'une de ces quatre retraitées mortes afin de faire surgir un questionnement toujours plus puissant mais avec une simplicité d'expression assez étonnante. Les acteurs n'investissent pas le plateau en tant que comédiens mais comme des gens venus sur scène. Leurs échanges avec le public constitue, certainement, toute la force, du non-jeu que propose l'équipe artistique.

Cette proposition est une véritable expérience scénique à découvrir dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

« Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » (nous partons pour ne plus vous donner de soucis)

de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

inspiré par une image du roman « Le Justicier d'Athènes » de Pétros Markaris

collaboration au projet Monica Piseddu et Valentino Villa

lumière Gianni Staropoli

décor Marina Haas

avec Daria Deflorian, Monica Piseddu, Antonio Tagliarini, Valentino Villa

du 18 au 27 septembre 2015

Théâtre de la Colline

15 rue Malte-Brun

75020 Paris

<http://www.colline.fr/>

**Les Trois Coups – 21 septembre 2015**

## **Les Trois Coups**

Le journal du spectacle vivant

**« Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni », d'Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, La Colline à Paris**



### **Un suicide nécessaire**

**Par Alicia Dorey  
Les Trois Coups**

**Daria Deflorian et Antonio Tagliarini illuminent la salle du petit théâtre à La Colline, dans un spectacle grave et bouleversant de simplicité.**

**Tout commence par un plateau désert. Les secondes semblent durer des heures. Un temps de gêne s'installe. Sans crier gare, deux hommes et deux femmes s'avancent, et l'un d'eux prend la parole : la représentation n'aura pas lieu. C'est à partir de cet étrange moment de complicité que va se tisser la relation entre les comédiens, brusquement redevenus des êtres humains comme les autres, et nous, soudainement pris à partie comme témoins de leur impossibilité à jouer. Débute alors un « non-jeu » de soixante minutes, qui nous raconte le suicide de quatre retraitées grecques, happées par la crise économique et ses conséquences désastreuses**

sur le futur des « petites gens ». Elles se sont sacrifiées pour que leurs maigres revenus n'alourdissent pas davantage la dette colossale d'un pays au bord de l'implosion.

Miser sur la spontanéité d'une écriture de plateau pour tenter de dire l'indicible : tel semble être le procédé sur lequel repose ce spectacle, créé en 2012 à Rome. La puissance du texte réside dans le fait de ne pas avoir été écrit à l'avance. On a l'impression d'être témoin d'une discussion entre quatre amis en train de faire un point sur leur vie. Ils disent « non », tout comme ces femmes ont refusé l'idée de devenir un poids pour la société. En se donnant la mort, les quatre sexagénaires ont approuvé un système qui les a broyées : en temps de crise, pas de place pour les improductifs. On est saisi par la simplicité tragique de leur raisonnement, jeté sur un bout de papier afin d'explicitier leur geste : face à la réduction de leurs retraites, de la grève des médecins et de la faillite des mutuelles, elles « partent pour ne plus nous donner de soucis ». On rit presque de leur naïveté, si l'on n'avait pas déjà les larmes aux yeux. Malgré la dureté du propos, on ne sombre cependant jamais dans le pathos, tant le sujet est traité avec humour et dérision.

### La richesse du théâtre pauvre

Peu d'éléments de décor sinon un néon pendu de biais, une table et trois chaises. Le but n'est pas de nous montrer le dénuement matériel et moral dans lequel devaient se trouver ces retraitées le soir de leur mort. C'eût été trop facile. Cette grande sobriété a pour effet de nous rapprocher encore davantage des comédiens, tous excellents, qui n'ont plus que leur propre corps pour nous convaincre. Jouent-ils ou non ? La question se pose tant ils semblent présents, devant nous, avec des tourments qui sont les leurs, et une détresse qui nous touche au plus profond de nous-mêmes. Les rares accessoires utilisés sont désarmants d'efficacité : une bouteille de vodka, une boîte de pilules blanches, quatre cagoules et quatre perruques. Revêtus de noir des pieds à la tête, les quatre personnages finissent par se fondre anonymement dans l'obscurité de la scène, comme ces femmes englouties par la noirceur d'un quotidien devenu insoutenable. ¶

Alicia Dorey

L'Humanité – 21 septembre 2015

THÉÂTRE

# La vieille dame qui ne savait pas danser le sirtaki

Acteurs, metteurs en scène et performeurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini présentent *Ce ne andiamo...* Quand le théâtre se conjugue au présent et regarde le monde dans les yeux...



LA PIÈCE EST INSPIRÉE DU ROMAN *LE JUSTICIER D'ATHÈNES* DE PETROS MARKARIS. PHOTO ELISABETH CARECCHIO

**E**lles étaient quatre vieilles dames. Quatre retraitées, sans familles, sans enfants, ni chiens. Elles s'appelaient Ekaterini Sektaridi, Angeliki Stathopoulou, Loukia Haritonidou et Vassiliki Patsi. En 2013, leur retraite a été réduite de moitié. Elles ne pouvaient plus payer leurs médicaments. « *Quatre retraitées en moins, cela vous aidera à vivre. Nous partons pour ne plus vous donner de soucis.* »

C'est cette dernière phrase qui donne le titre au spectacle conçu par Daria Dellorlan et Antonio Tagliarini. Comment le théâtre peut-il arrêter de filer la métaphore pour regarder le monde contemporain dans les yeux ? Est-ce utile ? Nécessaire ? Possible, impossible ? Ces Interrogations-là, les deux co-metteurs en scène, ainsi que Monica Piseddu et Valentino Villa, les deux acteurs qui les accompagnent tout au long du spectacle, aucun ne les contourne. Ils les affrontent dans des échanges sensibles et vifs où ils sont à la fois les acteurs et les personnages de cette pièce ; où derrière le suicide de ces quatre femmes qui, jusqu'ici, n'avaient jamais fait parler d'elles, se dessine le portrait de quatre femmes qui disent non. Non à ce monde où les êtres ne sont plus considérés sauf à l'aune de la rentabilité. Elles ne sont plus rentables. Elles ont choisi de refuser ce monde égoïste, de ne plus avoir honte. Elles sont libres de vivre ou de mourir. Elles choisissent la mort dans un sursaut de dignité, la seule chose que les affairistes mondiaux ne leur ont pas ôtée. Pour Daria Dellorlan. « *Il faut dire non : pas un non passif, négatif, mais ce non vital qui devient une forme de survie* ». Comme les acteurs de la pièce, on suit leur cheminement, leurs doutes, on a le cœur et l'estomac noués, mais personne ne subit, point

de constat accablant ni de culpabilité ou de mauvaise conscience distillée comme c'est trop souvent le cas au théâtre et ailleurs. Ici, le propos est sans fard, brut, radical : on est avec eux ou on reste chez soi, à se lamenter entre deux séries télévisées. Le théâtre redevient le lieu de la pensée et de l'intelligence, d'une prise de conscience collective. Avec rien, trois fois rien. Une table et trois chaises. Et quatre cartes d'identité posées sur cette vieille table en Formica. Elles étaient anonymes. Elles ont un nom. On imagine leur intérieur propre, quelques napperons en dentelle posés sur les accoudoirs des fauteuils. Il y a celle qui n'avait jamais appris à danser le sirtaki et demande à ses amies de lui apprendre au moins quelques pas. Puis, c'est au tour des acteurs de se demander comment croiser les bras sur leur corps allongé : sur la poitrine, sous la poitrine ? C'est la vie qui est là, un souffle régulier qui nous tient en haleine, nous bouleverse et nous enthousiasme. Un théâtre pauvre - pourrait-il en être autrement, compte tenu des difficultés auxquelles est confronté le théâtre en Italie -, mais un théâtre vivant, pétri de chair et d'humanité. *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* est le premier volet d'une série italienne. Il sera suivi de *Reality* et de *l'Origine del mondo*, d'après le texte et la mise en scène de Lucia Calamaro. Sans compter le splendide *les Géants de la montagne*, de Pirandello, mis en scène par Stéphane Braunschweig et dans lequel on retrouve Daria Dellorlan... On a besoin d'Italie et de Grèce, ces temps-ci... ■

MARIE-JOSÉ SIBACH

Jusqu'au 27 septembre au Théâtre de la colline. 01 44 62 52 52.

Médiapart – 21 septembre 2015

## Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : le théâtre est-il un acte désespéré ?

21 septembre 2015 | Par jean-pierre thibaudat



Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ©

Elisabeth Carecchio

Le roman d'un spectateur est fait de hasards dictés par la programmation. Il en est d'heureux. C'est ainsi que je suis passé avec ravissement de « Battlefield » de Peter Brook (lire ici) qui revisite l'immense et millénaire « Mahabharata » à « Ce ne andiamo per non darui altre preoccupazioni » mis en scène par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, spectacle qui nous plonge en apnée dans la Grèce d'aujourd'hui étranglée par la dette.

### Dehors et dedans

Les deux spectacles durent environ une heure, leurs titres en langue originale -en traduction cela donne « Champ de bataille » et « Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »- reprend la langue de leurs interprètes, dont le nombre est le même : quatre. Les deux spectacles se passent de décors pour s'en tenir à quelques éléments fonctionnels (bâton, table, chaises) tout en accordant une place à quelques rares accessoires (ici un châle, là une bouteille de vodka). Ces ressemblances formelles ne sont rien devant l'essentiel : leur commune façon d'aborder l'histoire et les personnages, à la fois dedans et dehors. « Nous entrons et nous sortons du personnage tout le temps et ce mélange entre les différentes dimensions est toujours présent dans les dialogues, même à l'intérieur d'une même phrase » explique Daria Deflorian.

C'est une façon de faire du théâtre aujourd'hui que l'on pourrait appeler du théâtre à mains nues qui s'impose, en de multiples variantes identitaires, et va de Brook au tg STAN en passant par des groupes nombreux comme celui de ces deux italiens que le Festival d'automne nous fait découvrir. Ils présenteront en octobre un second spectacle.

L'acteur, dépourvu de maquillage ostentatoire, qu'il incarne (plus ou moins) un personnage ou pas reste un acteur et s'affirme comme tel dans un jeu avec les spectateurs, dans une façon

d'être sans faux col devant eux, de s'interroger devant nous sur ce qu'il est en train de faire. Cela va du rire aux larmes.

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini sont partis d'un fait divers : quatre vieilles femmes grecques, retraitées et sans famille (« ni enfants, ni chiens ») décident d'alléger du poids de leur existence un État endetté jusqu'à la gorge et une société en manque de tout, pour lesquelles elles sont une charge désormais trop lourde. Alors elles avalent des médicaments, s'ailongent, font un dernier rêve peut-être dont on ne saura rien, meurent et ainsi débarrassent le plancher.

### Fragiles et humbles

Ce fait divers plausible est sorti d'un roman de Pétros Markaris, « Le justicier d'Athènes » (traduit par M. Volkovitch, Points, 2014). Qui sont ces femmes ? C'est une des questions que pose le spectacle, prise en charge par deux actrices et deux acteurs dont les deux metteurs en scène. Mais plus encore Daria et Antonio retournent la question : qui suis-je pour représenter cela ? Où est ma place ? Qu'est-ce qu'un théâtre qui se tiendrait hors de tout réel ou qui ferait du « théââtre » avec ça ? D'ailleurs, ces femmes dans leur geste collectif et ultime, ne se donnent-elles pas déjà en spectacle ? Le théâtre n'est-il pas aussi un acte désespéré ? Où est la limite, la frontière ?

Les réponses sont fragiles, humbles. Quand le théâtre revient avec ses gros sabots (le début pirandellien, la fin qui met lourdement en place un effet de théâtre), le spectacle entre en contraction avec lui-même. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, jouent habituellement en tandem. Faute de vouloir ou pouvoir se dédoubler, ils ont engagé deux autres acteurs. Ce derniers ne sont pas en cause mais cela déséquilibre leur façon de travailler habituelle en tête à tête. Qui sera à l'œuvre, fin octobre, dans « Reality ».

« Ce ne andiamo per non darui altre preoccupazioni » Théâtre de la Colline dans le cadre du festival d'automne, mar 219h, du mer au sam 20h, dim 16h (et 18h le 27). Jusqu'au 27 septembre.

« Reality », même théâtre, du mer au sam 19h, dim 18h30, du 30 sept au 11 octobre

# Le geste de quatre retraitées grecques, dans toute son obscurité

Au Théâtre de la Colline, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini questionnent, sans fillet ni pathos, le suicide de quatre laissées-pour-compte

## THÉÂTRE

**E**n une heure, la pièce est faite d'une dizaine de questions, et dans sa courte durée, elle ne rebat pas les cartes. C'est une œuvre qui se joue dans un théâtre parisien, dans le cadre du Théâtre de la Colline, à Paris, dans le cadre du festival d'été de la Colline. C'est une œuvre qui se joue dans un théâtre parisien, dans le cadre du Théâtre de la Colline, à Paris, dans le cadre du festival d'été de la Colline.

Les auteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sont partis de la question de la retraite, de la question de la retraite, de la question de la retraite.

Le spectacle avance comme une enquête par bribes, allers-retours, reconstitutions, questions

Les auteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sont partis de la question de la retraite, de la question de la retraite, de la question de la retraite.

Le spectacle avance comme une enquête par bribes, allers-retours, reconstitutions, questions

Les auteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sont partis de la question de la retraite, de la question de la retraite, de la question de la retraite.

Le spectacle avance comme une enquête par bribes, allers-retours, reconstitutions, questions

Les auteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sont partis de la question de la retraite, de la question de la retraite, de la question de la retraite.

Le spectacle avance comme une enquête par bribes, allers-retours, reconstitutions, questions

Les auteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sont partis de la question de la retraite, de la question de la retraite, de la question de la retraite.

Le spectacle avance comme une enquête par bribes, allers-retours, reconstitutions, questions

Les auteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sont partis de la question de la retraite, de la question de la retraite, de la question de la retraite.



**Les Inrockuptibles – 22 septembre 2015**

## **Réservez : Spectacles à ne pas manquer**



Michel Vuillermoz et Claire de La Rüe du Can dans "Père" à la Comédie-Française © Vincent Pontet

### **Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 22 au 29 septembre.**

Avec *Père* d'August Strindberg créé en ouverture de saison à la salle Richelieu de la Comédie-Française (du 19 septembre au 4 janvier), le réalisateur Arnaud Desplechin crée sa première mise en scène au théâtre. Une pièce bien moins montée que *Mademoiselle Julie* ou *La Danse de mort*. Un huis-clos familial où père et mère se déchirent autour du devenir rêvé par chacun d'eux pour leur fille et que le réalisateur a souvent imaginé d'adapter pour le cinéma : *"Mais non, écrit-il aux comédiens du Français au premier jour des répétitions, le texte – pour moi – s'il ressemble tant à un film, appartient pourtant au théâtre et au théâtre seul. Ça aurait fait un mauvais film, pas de regret !"* Il se souvient aussi l'avoir vu jouer salle Richelieu en 1991, mise en scène par Patrice Kerbrat avec Jean-Luc Boutté, Catherine Hiegel et Catherine Samie, et en être sorti bouleversé. C'est que *Père* est *"une hallucination, une pièce naturaliste et un cauchemar en même temps. Elle traverse des sentiments extrêmes : extrême violence, haine extrême, amour extrême, honte, folie, mort."*

Le festival **Actoral de Marseille** (du le 24 septembre au 10 octobre) fête cette année ses 15 ans et se déploie dans plusieurs lieux de la ville (Montevideo, MuCem, Les Bernardine, la Friche Belle de mai, la Criée, etc.). C'est le poète sonore Jérôme Game qui endosse le costume du parrain pour une édition excitante où se côtoient les créations d'artistes tout-terrain et, précise Hubert Colas, son fondateur et directeur, qui *"nous racontent par leurs mots, leurs écrits, leurs danses, leurs musiques, leurs regards, leurs théâtres, leurs cinémas, leurs visuels, leurs arts, leurs pièces sonores, leurs corps, leurs performances, leurs histoires, notre histoire qui prend corps avec eux sous nos yeux."* A voir : *Sound of System*, de Yan Duyvendak, *Biopigs* de Sophie Pérez et Xavier Boussiron, *unfilmévènement* de César Vayssié, *A Travers* de Jérôme Game, *Sweat Baby Sweat* de Jan Martens, *Saga* de Jonathan

Capdevielle, *Le début est comme une entaille*, avec Marie Darrieussecq et Céleste Germe de Das Plateau. Liste loin d'être exhaustive...

Pour sa 32e édition, **les Francophonies en Limousin** (du 23 septembre au 3 octobre) se placent sous l'égide de Sony Labou Tansi qui en fut l'une des figures historiques et en disait : "*Et maintenant la question bateau : pourquoi le théâtre à Limoges et dans le Limousin ? Sur ces terres du Limousin, j'ai le sentiment de venir à une espèce de rituel moderne : j'assiste à la danse des différences.*" Difficile de donner une plus belle définition de ce festival qui, cette année, donne aussi la parole à un autre festival francophone : les Récréathrales du Burkina-Faso, dirigées par le metteur en scène Etienne Minoungou. Elles seront à l'honneur pour la fête d'ouverture du 23 septembre imaginée par Patrick Janvier, Paulin Ouédraogo et Yssouf Yaguibou sous forme d'hommage aux artistes et aux habitants du quartier de Bougsemtenga à Ouagadougou.

Danse, musique et théâtre, lectures et rencontres sont au programme. A voir : *Arrêt sur image*, de Gustave Akakpo, mise en scène de Cédric Brossard, *L'Acte inconnu*, de et par Valère Novarina et Céline Schaeffer, *Pulvérisés* d'Alexandra Badea, mise en scène Frédéric Fisbach, *Sony Congo ou la chouette petite vie bien osée* de Sony Labou Tansi, de Bernard Magnier, mise en scène Hassane Kassi Kouyaté, *Façons d'aimer*, de et par Aristide Tarnagda, *Tout ira bien*, de et par Jérôme Richer et *Le Noshow* d'Alexandre Fecteau.

Après un démarrage chorégraphique magnifique, le festival d'Automne à Paris se poursuit au théâtre cette semaine avec le premier des deux spectacles proposés par les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* ("Nous partons pour ne plus vous donner de soucis"), conte l'histoire de quatre retraitées grecques qui préfèrent se suicider pour ne pas être un poids pour la société (au Théâtre de la Colline jusqu'au 27 septembre).

Benjamin Lazar met en scène *Le Dibbouk ou Entre deux mondes* de Shalom An-Ski au **Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis** (du 25 septembre au 17 octobre). Une histoire d'amour extraordinaire au cœur d'une communauté juive dans l'empire tsariste du XIXe siècle qui explore "*les limites entre des mondes imbriqués : vie et mort, amour et mariage de raison, fantastique et réalisme, culture et religion, temps anciens et nouveaux.*"

Par Fabienne Arvers

Le 22 septembre 2015 à 10h05

## Les Inrockuptibles – 23/29 septembre 2015



**Ce ne andiamo per  
non darvi altre  
preoccupazioni**  
mise en scène  
Daria Deflorian et  
Antonio Tagliarini  
Théâtre national  
de la Colline, Paris  
Les lettres  
d'adieu de  
quatre retraitées  
grecques  
qui s'ôtent  
volontairement  
la vie sur fond de  
crise économique.

## Pariscope – 23/29 septembre 2015

### **Petit Théâtre (200 places)**

A 19h Mer A 20h du Mer au Sam A 15h Dim A 16h et 18h Dim 27 sept  
En italien -surtitre en français Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris Jusqu'au 27 septembre

**Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni** (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)  
De Antonio Taglianni et Daria Deflorian. Avec Daria Deflorian, Monica Piseddu, Antonio Taglianni, Valentino Villa

Au cœur de la crise économique grecque, on retrouve mortes quatre retraitées. Elles se sont suicidées. (Durée 1h).

A 19h du Mer au Sam A 18h30 Dim En italien, surtitre en français  
Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris Du 30 septembre au 11 octobre

### **Reality**

De et par Antonio Taglianni et Daria Deflorian à partir du reportage de Mariusz Szczygiel

Reality brute ? Télérealité sans show - sans public ? Une existence cataloguée dans le moindre détail, dans son univoque, dans sa banalité. (Durée 1h).

## Quand l'Italie se penche sur la Grèce, cela fait du théâtre

Par Armelle Hélot le 25 septembre 2015 9h58 | Réactions (0)



Pour dire vite, avant d'y revenir, ne manquez pas les spectacles de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini à la Colline, dans le cadre du festival d'Automne.

Le premier, *Ce ne andiamo per non darui altre preoccupazioni* (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis) se joue jusqu'au 27 septembre.

Avec les deux concepteurs, deux autres comédiens, Monica Piseddu et Valentino Villa, ils pratiquent un théâtre pauvre, directement adressé au public pris à témoins de leurs interrogations.

Le titre fait référence au suicide de quatre retraitées grecques. Un fait divers tragique extrait du livre *Le Justicier d'Athènes* de Pétrou Markaris (Points 2014 pour la traduction française de M. Volkovitch).

Une table, quatre chaises. A la fin des vêtements comme des housses, des vêtements noirs qui disent l'effacement.

C'est mine de rien, très puissant. Cela a l'air sans construction, mais cela vous happe.

Il faut aller les voir, les écouter, réfléchir avec eux.

Théâtre de la Colline, petite salle, jusqu'au 27 septembre. Autre spectacle "Reality" du 30 septembre au 11 octobre avec simplement Antonio Tagliarini et Daria Deflorian et plus tard, du 20 au 24 octobre, grande salle vous verrez Daria Deflorian dans un texte de Lucia Calamaro, mise en scène de l'auteur.

Tél : 01 44 62 52 52

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

**Au Poulailier.com – 28 septembre 2015**

**AU POULAILLER.COM**

**28 SEPTEMBRE 2015**

**Critique : Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Antonio Tagliarini, Daria Deflorian)**

*Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)*

*Inspiré du Justicier d'Athènes de Pétrou Markaris, spectacle de Antonio Tagliarini et Daria Deflorian*

*Théâtre de la Colline, du 18 au 27 septembre 2015*

La cérémonie du théâtre n'opère jamais si bien qu'à nu. Et il n'est pas étrange qu'un <sup>faux</sup>divers grec retrouve, entre les mains de quatre acteurs italiens, Daria Deflorian, Monica Piseddu, Antonio Tagliarini et Valentino Villa, les proportions simples et rigoureuses d'une tragédie antique. Sans aucun décor, sur un plateau entièrement vide cerné de noir où se tiennent debout les comédiens qui un à un prendront la parole sous le regard des autres, le spectacle commence avec les mêmes mots que ceux d'Antigone ou d'Électre : « Non ». À tant de siècles d'intervalle, aussitôt reprennent corps les thèmes de toujours. Il semble que le vieux théâtre civique et politique nous revienne du pays d'où il naquit.



À Athènes, quatre vieilles femmes, des retraitées sans famille, « ni enfants ni chiens », acculées par les refus successifs de l'État qui réduit leur retraite, des médecins qui ne prescrivent plus les médicaments, des pharmacies et des mutuelles qui ne couvrent plus les frais de santé, décident de se suicider collectivement, en laissant sur la table de la cuisine leurs cartes d'identité et un message : « Nous partons pour vous éviter cette charge. Quatre retraitées en moins, cela vous aidera à mieux vivre. »

Dans une forme ramassée d'une heure, en instaurant un rythme qui tresse les paroles et les mouvements des corps au vide et au silence, comme une veillée collective et répétée qu'ils proposeraient au public pour entourer ces mortes de la douceur et de la dignité qu'on leur a déniées, les quatre comédiens s'emparent de cet épisode tiré du roman de Pétrou Markaris pour clamer calmement la monstruosité d'une société qui convainc les individus de leur propre inutilité. L'*agon* traditionnel est ici déplacé, il passe du dialogue entre les personnages au cœur de chacun. C'est dans chaque conscience que le débat est porté, les acteurs affrontant un à un le choc en retour de ces morts sur le sens d'une existence devenue survie au détriment d'autrui, sur le temps qui passe et fera bientôt d'eux ces vieux condamnés à se répugner, sur

l'écart tous les jours mesuré entre l'horizon qu'on s'était donné et le quotidien qui finit par faire une vie – sur l'impuissance enfin à apporter une réponse à ces événements qui se multiplient.



Pourtant, c'est le dépouillement résolu du dispositif et l'affirmation d'une distance avec ces femmes qui font la force et la justesse du spectacle. Refusant aussi bien d'adopter une position surplombante, d'avoir recours à la narration que de se substituer à ces reclus(es) que la société transforme en étrangers dans notre propre milieu, les acteurs optent pour une approche plus humble, plus intérieure et plus libre. Délaissant l'incarnation pour s'en tenir, en lisière du jeu, à l'extériorisation d'une conscience qui s'interroge, ils reforment peu à peu, autour de la petite table, la communauté imaginaire et fragile de ces femmes et offrent de les accompagner au moment de partir, esquissant pour eux-mêmes et pour nous, avec une infinie délicatesse – qui allongé, qui se coiffant d'une perruque sans prétention, qui disposant les verres qui serviront à avaler les cachets – les pensées et les sentiments qui ont pu les traverser durant leurs dernières heures. Quelques gestes, quelques phrases glissées imperceptiblement dans cette conversation tenue suffisent à entrouvrir soudain le royaume secret de chacune, rendant plus intolérable l'engloutissement silencieux de ces mondes inexplorés. À cet égard, le procédé final par lequel cet îlot de vie bascule dans le néant est remarquable d'efficacité dramatique et de portée symbolique. On ne pouvait mieux nous rapprocher de ces femmes que dans cette distance respectueuse de leur éloignement.

Marion Alev

*Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)*

*Inspiré du Justicier d'Athènes de Pétros Márkaris, spectacle de Antonio Tagliarini et Daria Deflorian*

*Du 18 au 27 septembre 2015*

*Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun, Paris 20<sup>e</sup>*

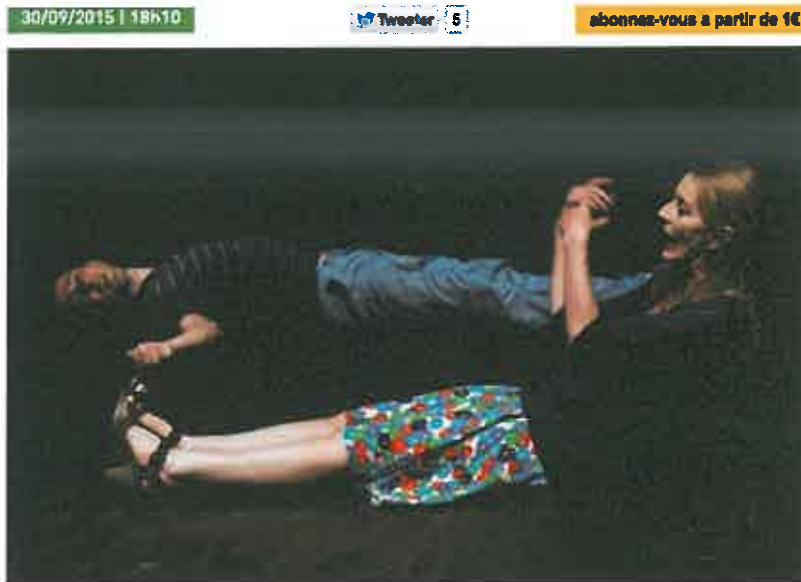
*Renseignements : 01 44 62 52 52 & [www.collins.fr](http://www.collins.fr)*

*Photos : Elisabeth Carecchio*

**Lire aussi la critique de David Larre [ici](#)**

Les Inrockuptibles – 30 septembre 2015

## Réservez : Spectacles à ne pas manquer



Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 30 septembre au 6 octobre

Pour ceux qui ont raté leur précédent spectacle, *Nous partons pour ne plus vous donner de soucis*, programmé au Festival d'Automne à Paris, il est fortement conseillé d'aller voir *Reality* des Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini (du 30 septembre au 11 octobre au Théâtre de la Colline). L'attention portée à l'autre est à nouveau au cœur de leur travail : après le suicide de quatre femmes retraitées grecques pour alléger la société de leur poids... *Reality* est conçu à partir du reportage de Mariusz Szczygiel sur une femme polonaise, Janina Turek, qui a consigné 50 ans durant le moindre de ses faits et gestes dans des cahiers d'écolier : 4 463 petits déjeuners, 5 387 déjeuners, 5 936 dîners, 38196 coups de téléphone reçus, 6 257 coups de téléphone passés, 1 922 rendez-vous, 110 spectacles de théâtre, 10 868 cadeaux reçus, 5 817 cadeaux offerts, 3 517 livres lus, le dernier étant *Lolita* de Nabokov qu'elle avait déjà lu en 1961... le bréviaire d'une vie.



## Pariscope – 30 septembre/5 octobre 2015

### **55 COLLINE (THEATRE NATIONAL DE LA)**

(760 places) 15 - rue Maitte (Métro (217) M Gambetta) 01 44 62 62 62  
www.coline.fr Accès aux malentendants. Les par tel et au guichet du  
Lun au Sam de 11h à 18h30 (Jf Mar à part de 13h) et le Dim (la répre-  
sentation) de 14h à 18h P: 29 € / 65 ans: 24 € Demandeur d'emploi  
et 30 ans: 14 € Marchand unique 29 €

A 19h00 Mar A 20h00 du Mer au Sam A 18h30 Dim Jusqu'au  
16 octobre

#### **Les géants de la montagne**

De Luigi Pirandello. Traduction et mise en scène Stéphane Brauns  
chargé Avec John Arnold, Elsa Boucchan, Cecile Coustillas, Dana  
Deferan, Claude Duprat, Julien Gellroy, Laurent Levy, Thierry Parot,  
Roman Pierre, Pierre Plathier, Dominique Raymond, Mona Schmitt,  
Jean Baptiste Verquin, Jean Philippe Vidal

Rejetée de tous, la petite troupe de la cathédrale s'est égarée dans le monde  
pour jouer l'œuvre d'un jeune poète mort tragiquement. A bout de forces,  
ils arrivent dans une ville abandonnée. Le magicien Corona y fait régner  
la vérité (des rêves plus vrais que nous mêmes) (Durée 2h)

#### **Petit Theatre (210 places)**

A 19h du Mer au Sam A 18h30 Dim. En italien, surtitré en français. Dans  
le cadre du Festival d'Automne à Paris. Jusqu'au 11 octobre

#### **Reality**

De et par Antonio Tagliarini et Dana Dellosa à partir du reportage  
de Mariuse Sztybel

Réalité brute / l'existence sans show, sans public / Une existence  
cataloguée dans le monde réel, dans son univers, dans sa banalité  
(Durée 1h)

## L'Avant scène théâtre – octobre 2015

### **Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni**

Au cœur de la crise économique grecque, on retrouve mortes quatre retraitées. Elles se sont suicidées, laissant un billet : « Nous partons pour ne pas vous donner d'autres soucis. » La pièce est née de cette image forte, surgie du *Justicier d'Athènes*, écrit en 2011, deuxième volet de la *Trilogie de la crise* du romancier

### **ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni**

(sans parler pour ne pas vous donner de soucis)

**reality**  
**la colline**  
théâtre national

avec Agnès Bessis de Dana De Florian  
et Antonio Tagliarini

du 18 septembre au 27 septembre  
du 30 septembre au 11 octobre 2015

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)  
01 44 65 52 52  
15 rue Maïta-Brun, Paris 15<sup>e</sup>

grec Pétrou Márkaris. Le spectacle n'est pas un récit, mais une investigation sur ces quatre figures dont on ne connaît rien, sauf leur choix final. Les acteurs se présentent au public avec toute leur impuissance à représenter leurs vies, à en restituer le trajet et surtout à trouver par le théâtre une réponse à la débâcle qu'elles incarnent. L'humour, où la représentation est sans cesse confrontée à sa limite, prend peu à peu les spectateurs au jeu d'une évocation poignante. Le spectacle d'Antonio Tagliarini et Dana De Florian offre à regarder le monde tel qu'il est.

Du 18 au 27 septembre 2015

La Colline – Théâtre national

15, rue Maïta-Brun

75020 Paris

Réservations : 01 44 65 52 52

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

## L'Officiel – 30 septembre/6 octobre 2015

### **REALITY**

*Théâtre contemporain – De et avec Barla Deltorian, Antonio Tagliarini d'après Mariusz Szczygiel :*

« Pendant 50 ans, Janina Turek, habitante de Cracovie, a recensé minutieusement les faits de sa vie, dans 748 carnets : combien de parties de domino elle avait fait (19), combien de fois elle était allée au théâtre (110), à combien de personnes elle avait dit bonjour en les croisant (23397)... La création interroge, par le jeu et la scène, la perception de ce que nous appelons réalité.

**Collage 20'** (Voir "Pièces de théâtre")

## Théâtre actu – 2 octobre 2015



### « Reality », de et mis en scène par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

2 octobre 2015



Article de [Jeanne de Bascher](#)

Une heure dans la vie d'une femme

Après « Ce ne andiamo per non altre preoccupazioni », le duo d'acteurs Daria Deflorian et Antonio Tagliarini continuent leur exploration du monde contemporain. A partir du documentaire de Marius Szczygiel, ils mettent en scène et interrogent la notion de réalité dans une pièce éponyme, « Reality ».



© Elisabeth Carrechio

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini se replongent dans les 748 carnets de Janina Turek, écrits entre 1950 et 2000. 50 ans de minutieuses notes précisant le nombre de coups de téléphone passés, de déjeuners entamés, d'émissions télévisées regardées etc...effrayants dossiers comptables, gardés secrètement à l'abri de tous et découverts par sa fille, stupéfaite, à la mort de sa mère. Qui est Janina Turek ? Une femme au foyer polonaise, totalement inconnue et banale. Pour reprendre le terme sociologique, c'est *un individu*, ce n'est personne et tout le monde à la fois. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, intrigués par la démarche anthropologique de ces écrits, s'intéressent à ce que l'on ne sait pas de cette héroïne ordinaire. Ils piochent dans les carnets et rejouent des scènes quotidiennes telles qu'ils se les imaginent. De ces fragments de vie ils donnent leur vision de la réalité. Est-ce un *reality show* ? La question n'est jamais posée mais plane au-dessus du spectacle. Les dialogues, généralement des questions, invitent le spectateur à s'interroger. Qu'est-ce que la réalité ? Comment la représenter au théâtre ? Où s'arrête la curiosité et où commence le voyeurisme ? Que penser de nos sociétés contemporaines, avides de transformer les gens ordinaires en célébrités ? Dans « Reality », Janina Turek n'est pas célèbre mais célébrée, elle a son quart d'heure de gloire warholien. La pièce débute par un drôle de jeu d'acteurs. Chacun essaye à son tour de mimer la crise cardiaque de Janina Turek, survenue en pleine rue. Par une habile mise en abîme, les acteurs s'entraînent à jouer et échouent à être crédibles, à avoir l'air réels. Beaucoup d'humour et de parodie dans une première partie engageante, qui s'essouffle malheureusement ensuite. Le spectateur a en effet du mal à trouver sa place devant un duo fermé qui s'interroge sur le passé d'une femme anonyme. Que dire de cette *desperate housewife* étudiée sous toutes les coutures ?



© Elisabeth Carrechio

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini se mettent en scène dans un décor très épuré. Un choix visant à mettre leur jeu d'acteur en valeur et à coller au plus près d'une vérité qu'ils essayent de défendre. Aucun artifice, peu d'effet de lumière, des dialogues surtitrés, le rendu se veut pauvre et sincère. S'en dégage une certaine sensibilité grâce à la qualité des interprétations (Daria Deflorian a d'ailleurs reçu le Prix Ubu pour ce rôle). Néanmoins, le parti-pris d'une sobriété exacerbée reste à double tranchant. Le rendu scénique manque de dynamisme et de sensation. Le spectateur n'adhère pas forcément. « Reality » est une pièce sensible et touchante, interprétée avec justesse par deux bons acteurs. L'occasion de découvrir les qualités du théâtre italien contemporain.

Les Trois coups – 2 octobre 2015

## Les Trois Coups

« Reality », à partir du reportage « Reality » de Marius Szczygiel, La Colline à Paris



### Son quotidien est le nôtre

Par Alicia Dorey  
Les Trois Coups

Avec une incroyable justesse, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini nous plongent dans l'intimité discrète d'une parfaite inconnue.

Une vie ordinaire condensée en 728 carnets. L'exercice prête à rire. C'est néanmoins celui auquel s'est astreinte Janina Turek, qui pendant plus de cinquante ans a catalogué chacune des petites actions de son quotidien. Combien de visites, de déjeuners, d'émissions télé et de rencontres au parc ponctuent notre existence sans que l'on ne s'en préoccupe ? À écouter leur énumération, on croirait entendre le nombre de victimes d'un conflit sanglant. 38 196. 23 397. 5 817. Et pourtant ce ne sont que de petits instants, morts car oubliés de tous, dont la minutieuse compilation nous fait réaliser la vacuité de notre routine quotidienne. On en laisserait presque de côté les souvenirs les plus marquants, rendus presque insignifiants, tels que le premier matin où « il » n'est pas rentré. Parce que c'est également une absence, celle de son mari, que Janina a voulu combler. Ces données nous permettent de pénétrer dans l'intimité profonde d'une femme aussi unique que banale, lancée dans une vaste entreprise de collecte, qui n'est pas sans rappeler celle de Georges Perec dans *Je me souviens*. C'est avec une émotion d'archéologue que l'on se délecte de chacun des microévénements qui ont ponctué sa vie et de cette existence faite d'un amas de petits riens.

Comment tirer de cela le sujet d'une pièce de théâtre ? Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, que l'on avait déjà vus il y a peu dans le sublime *Ce ne andiamo per non altre preoccupazioni* (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), prennent ici le parti de s'intéresser à ce que l'on ne sait pas de Janina Turek, et c'est autour de cette béance que la représentation se structure. En à peine une heure, l'ensemble compact de chiffres s'ouvre progressivement sur le vide. Tout au long du spectacle, on est partagé entre la pitié et l'attendrissement, entre la compassion et la gêne. Son quotidien est le nôtre, car nous sommes comme elle les auteurs amnésiques de ces actions effectuées chaque jour par nécessité.

## Lettres à soi

Malgré les 3 000 lettres écrites et expédiées à elle-même de 1957 à 2000, le mystère qui entoure cette femme continue doucement à planer au-dessus de nos têtes. Le plateau devient le lieu de reconstitution des derniers instants de Janina, frappée par une crise cardiaque en pleine rue, un matin d'hiver. À voir les deux personnages tenter vainement de « faire comme si » ils tombaient à terre, on est irrésistiblement pris d'une envie d'éclater de rire. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini sont comme toujours incroyablement justes et touchants. Leur flot de paroles est si fluide qu'on en oublierait presque de lire les surtitres, sans même savoir parler un traître mot d'italien. Rien dans ce spectacle n'est laissé au hasard, et cette scène de chute forcée nous rappelle très intelligemment que le théâtre échoue à être une copie conforme de la réalité, et que c'est dans cet échec que réside toute sa beauté. ¶

## Alicia Dorey

---

*Les 3000*, à partir du reportage *Les 3000* de Mariusz Szczygiel

Mise en scène : Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

Projet : Monica Fisoldi et Valentino Villa

Avec : Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

Lumière : Gianni Stropoli

Décor : Marina Hars

Organisation : Anas Pomali

Photo : © Elisabetta Carocchia

Théâtre national de la Colline • 13, rue Malte-Brun • 75020 Paris

Reservations : 01 44 62 32 32

Site du théâtre : [www.colline.fr](http://www.colline.fr)

Métro : ligne 3, arrêt Gambetta

Du 18 au 27 septembre 2015, du mercredi au samedi à 20 heures, le mardi à 19 heures et le dimanche à 16 heures

## Théâtre du blog

### Reality

Posté dans 3 octobre, 2015

*Reality*, de et avec Daria Deflorian, Antonio Tagliarini, à partir du reportage de Mariusz Szczygiel, spectacle en italien, surtitré en français



Daria Deflorian et Antonio Tagliarini improvisent devant nous, tout en les commentant, diverses façons de mourir au théâtre. Une vieille dame est foudroyée en pleine rue par une crise cardiaque... Cette scène burlesque est déjà un clin d'œil au public, qui montre comment le théâtre se fabrique. Jugeant l'idée trop compliquée et inadéquate, ils abandonnent cette tentative réaliste, pour entrer dans vif du sujet : représenter la vie de cette femme, à partir des 748 carnets qu'elle a laissés à la postérité. Pendant cinquante-sept ans, Janina Turek, habitante de Cracovie, y a noté tous ses faits et gestes. En cachette. Qu'est-ce qui se cache derrière ce qu'elle écrit ? Qui est-elle ? Est-ce là le propos du spectacle ? A partir du jour où son mari a été arrêté en 1943, par la Gestapo, (elle avait alors 22 ans) elle consigne les moindres événements du quotidien, y compris la composition de ses repas. Elle les classent par catégories : visites annoncées, visites non annoncées, événements spéciaux, lectures, sorties au



cinéma, etc., en les numérotant. Ainsi, elle a reçu, dans son existence, 39.196 coups de téléphone, croisé et salué 23.397 personnes, lu 3.700 livres, joué 1.500 fois au bridge, été 110 fois au théâtre... Cette étrange histoire a été rendue publique par un journaliste polonais Mariusz Szczygiel : il en a fait le sujet d'un reportage intitulé *Réalité*, publié dans une anthologie : *De Minsk à Manhattan, Reportages polonais*. Le texte, traduit en allemand a ensuite passé les frontières. Janina Turek traverse un demi-siècle d'une histoire polonaise mouvementée (invasion allemande, nazisme, occupation russe, état d'urgence décrété par Jaruzelski et arrivée des chars de l'armée polonaise, puis Solidarnosc, et avènement de la démocratie). Mais elle n'exprime aucun point de vue. Elle livre des faits bruts, sans commentaires. Elle se contente de les enregistrer, par dates, sans affect. Pas plus qu'elle ne s'épanche sur l'arrestation de son mari, le chagrin de son divorce et enfin la solitude de la vieillesse. Quelle est la réalité de sa vie derrière ces listes ? Peut-être faut-il la déduire des 3.000 cartes postales qu'elle s'est envoyées, avec, au dos, des petits mots griffonnés où elle se dit «je».

Les comédiens tentent de combler le vide laissé entre les lignes. Ils inventent aussi des anecdotes à l'aide d'accessoires : une tasse à café brisée contre le mur, un matin de tristesse où on ne peut rien avaler au petit déjeuner ; un crayon trouvé dans un pot de fleurs pendant la visite de Fidel Castro, qui l'aurait empêchée de voir le héros du défilé. Un fauteuil défoncé, une télécommande et on visualise la vieille dame devant son poste de télévision.

En jouant et en dialoguant, ils évoquent ce vécu ordinaire, imaginent ses réactions ; ils la montrent vieille et esseulée, comme le laissent supposer la diminution des appels téléphoniques, des visites, des cadeaux qu'elle reçoit, des gens qu'elle croise et salue... Ces notes sèches et abondantes déclenchent une investigation quasi-archéologique dans des tranches de vie brutes, et fournissent aux acteurs une riche matière à jouer et à broder. Parcourir avec eux ce journal si peu intime nous conduit à deviner une autre réalité, au-delà des faits. Cette quête, conduite avec malice et vivacité par les deux complices, nous entraîne par effraction dans la vie secrète d'une Polonaise ordinaire, et nous offre un spectacle réjouissant.

Mireille Davidovici

Théâtre de la Colline, jusqu'au 27 septembre. T. 01 44 62 52 52 ;  
[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

## Un fauteuil pour l'orchestre – 5 octobre 2015

### « Reality », de et avec Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, La Colline-théâtre National / Festival d'Automne à Paris

oct 05, 2015 | Commentaires fermés

**ff** article de [Denis Sanglard](#)



© Elisabeth Carecchio

Pendant cinquante ans et plus, Janina Turek, femme polonaise a tenu un journal. « Les données de sa vie ». Non les émotions qui vous traversent, les peines ou les joies. Mais scrupuleusement, minutieusement le nombre de personnes rencontrées et saluées (23 397), les émissions télé vues (70 042), les cadeaux offerts (5 817)... les simples actions d'une vie comptabilisées jour après jour. Rien que des faits, seulement la réalité. De ses émotions il n'est jamais mentionné. Un inventaire singulier contenu dans 748 carnets découverts après sa mort.

De ses données brutes Antonio Tagliardi et Daria Deflorian s'emparent et sur un plateau nu, tentent de reconstituer ce qu'aurait pu être la vie de Janina Turek. Partir de ces détails quotidiens numérotés au jour le jour pour inventer une biographie imaginaire et fragile. Un jeu de reconstruction pour faire apparaître en creux le portrait d'une femme, d'une vie anonyme et banale. Ce sont quelques bribes supposées à partir de cette matière incroyable que sont les inventaires notés dans les carnets de Janina Turek. Mais au-delà, ce à quoi nous assistons, c'est à une fabrique théâtrale. De quoi le théâtre est fait, comment il se nourrit, comment un personnage peut naître. Les deux comédiens-metteurs en scène posent des hypothèses, ne cessent de dialoguer entre eux, vont du récit au jeu. Passent ainsi du comédien au personnage et vice versa, parfois et le plus souvent restent sur la crête, entre les deux. Une confusion habilement troussée et disons-le, pirandellienne. C'est drôle, astucieux et rondement mené. Bien sûr, le portrait dessiné de cette vieille dame polonaise morte sur un trottoir de Cracovie (mais est-ce encore là une hypothèse ?) prend une épaisseur poétique dans sa banalité, son quotidien reconstitué. Mais au final, La vraie Janina Turek garde son mystère parce que son personnage théâtral est à l'image de ce qui la représente sur le plateau, une couverture. Le personnage théâtral Janina Turek n'existe pas, ne peut exister. Comme les personnages de théâtre n'existent pas. Elle échappe en fait à ces deux qui sur le plateau brodent une fiction, improvisent une vie, jouent un personnage qui toujours échappera à son créateur. C'est aussi cette impuissance qui est ici mise en scène. Pas un hasard si la première scène, hilarante, est celle de la mort du personnage que les deux comédiens ne réussissent pas à mener. Mais de cet échec relatif à la représentation, Janina Turek prend une formidable dimension, une profondeur par son mystère insondable. Et sur le plateau nu, avec la pauvreté volontaire des moyens, (volontaire vraiment ? Devant le « génocide culturel » italien actuel on se dit que ce plateau nu est aussi sans doute un non-choix), Janina Turek prend soudain paradoxalement toute sa place. C'est une création subtile, intelligente et réussie.

#### Reality

de et avec Antonio Tagliardi et Daria Deflorian

A partir du reportage de Marusz Szczygiel

Lumières Gianni Staropoli

Collaboration au projet Marzena Borejczuk

Organisation Anna Pozzani

La Colline-Théâtre National

(Petit Théâtre)

15, rue Malte-Brun

75020 Paris

Du 30 septembre au 11 octobre 2015 à 19h

Réservations : 01 44 62 52 52

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

## L'Officiel des spectacles – 7/13 octobre 2015

*Mer, jeu, ven, sam 20h Mer 19h30. À partir du 26 oct. (en italien surtitré en français) (Festival d'automne à Paris) :*

De et mise en scène Lucia Calamara Avec Dana Delorian, Federico Santoro Daniela Piperno

### L'ORIGINE DU MONDE, PORTRAIT D'UN INTÉRIEUR

Dana est recluse chez elle en pleine dépression. Elle y réfléchit sur le sens de la vie. Entre comique de la névrose et effroi de la vieillesse, une traversée de l'intimité bourgeoise.

#### Petit Théâtre :

*Mer, jeu, ven, sam 19h. Dim 18h30. Dernière le 11 oct. (en italien surtitré en français) (Festival d'automne à Paris) :*

De et avec Dana Delorian Antonio Tagliarini d'après Marusz Szczygiel

### REALITY

Pendant 50 ans, Janina Turak, habitante de Cracovie, a recensé minutieusement les faits de sa vie dans 748 carnets. *La crèche* interroge la perception de ce que nous appelons réalité. (1h)

#### Petit Théâtre (200 places)

A 19h du Mer au Sam A 18h30 Dim En italien surtitré en français Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Jusqu'au 11 octobre

#### Reality

De et par Antonio Tagliarini et Dana Delorian à partir du reportage de Marusz Szczygiel

Realité brute ? Télérealité sans show sans public ? Une existence cataloguée dans le moindre détail dans son unicité dans sa banalité (Durée 1h)

La Parafe – 7 octobre 2015

La Parafe  
L'Équipe Théâtre de la Colline et la Colline de la Ville de Paris

07 oct

« Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » et « Reality » de Daria Deflorian et Antonio Tagliarni à la Colline : diptyque

Dans le cadre du Festival d'Automne, les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarni présentent à la Colline deux spectacles, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* et *Reality*. En plus d'être le fruit de la collaboration des deux artistes, metteurs en scène et comédiens pour ces créations, de se partager le même cahier-programme, leur esthétique est commune, mise au service d'une réflexion sur le rapport du théâtre au réel, sa capacité à le représenter et à l'interroger. De l'un à l'autre, pourtant, les enjeux ne sont pas tout à fait les mêmes, et par conséquent leurs effets, la perception que l'on peut en avoir.



« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis ». Dès cette déclaration, choisie pour titre, les artistes se placent en retrait, ne renomme pas l'objet dont ils s'emparent mais le désignent par une citation, comme s'ils le laissaient parler de lui-même, donnant à entendre une voix qui n'est pas la leur. Ce retrait est paradoxalement adopté comme principe d'approche d'un fait trop cru pour être « fictionnalisable », transformable en fiction, « inspiré par une image du roman *Le Justicier d'Athènes* de Pétros Markaris » comme l'indique le programme. Et cette image, c'est le suicide collectif de quatre femmes grecques à la retraite, dont le sens, la justification est donné par cette phrase : « Nous partons pour ne plus vous donner de soucis ».

A partir de ce microfragment, Deflorian et Tagliarni déploient tout un spectacle qui questionne l'actualité. L'épisode que décrit Pétros Markaris n'est pas romancé, ou très peu : la hausse du taux de suicides en Grèce depuis juin 2011, cœur de la crise, est avérée, tout comme le pic atteint pendant l'été 2012. Plus près de nous encore dans le temps – empêchant définitivement toute forme de recul, qui permettrait l'analyse, le dépassement de l'émotion, l'appropriation –, en avril 2015, un septuagénaire s'est suicidé devant le Parlement d'Athènes, d'une balle dans la tête, laissant derrière lui une note dans laquelle il invoquait la dignité pour

expliquer son geste : « Ainsi, je n'aurai pas à fouiller dans les poubelles pour assurer ma subsistance ». Les chiffres indiquent encore que c'est en effet la vieillesse qui compte le plus de victimes, cette frange de la société, marginalisée car elle n'a plus d'emploi, plus d'« utilité », plus d'avenir, même plus d'aides pour se payer ses médicaments, et donc plus de vie, réduite à un simple combat qui permet à peine de survivre. Cette vieillesse botte donc en touche et espère ainsi soulager la société du poids qu'elle constitue, dans l'espoir fou que cela pourrait peut-être aider la jeunesse.



En jeu, l'austérité, *austeritas* en latin, « sévérité, saveur âpre, gravité ». Par extension, « rigueur des pratiques et des doctrines religieuses ; mortification des sens et de l'esprit ». Et au-delà encore, comme si le saut était évident, que la charge négative pouvait soudain devenir positive, « politique visant à réduire les dépenses publiques ». En jeu donc, la politique imposée par l'Europe à la Grèce pour pallier la récession, pour réduire la dette, et ce, en diminuant les dépenses qui touchent à la couverture médicale, à l'assistance aux chômeurs et à l'aide au logement – soit celles qui touchent les plus démunis, comme pour accélérer leur éviction en déguisant l'attaque de l'humain par un système macrostructural, et donc les pousser au suicide en les convainquant qu'ils sont chacun responsables de l'effort national de remboursement.

Pour saisir cette réalité si complexe, une entrée par le petit, par l'intime donc, cette image de quatre femmes qui renoncent. Extraite d'un roman, elle n'est pas pour autant le point de départ d'un récit. Plutôt d'une réflexion en acte, d'un « parcours à l'intérieur et à l'extérieur de ces quatre figures », comme le disent les artistes. Accompagnés de deux autres comédiens, Monica Piseddu et Valentino Villa, pour donner à voir la masse que représentent quatre personnes quand elles décident de se tuer toutes ensemble, ils se situent ainsi entre la narration, l'incarnation et le commentaire, et passent de l'un à l'autre, sans qu'aucune rupture ne le signale, au détour d'une phrase. Ce mode exploratoire évoque le théâtre-récit de Vitez, notamment pratiqué avec *Catherine*, d'après le roman d'Aragon *Les Cloches de Bâle*, spectacle dans lequel coexistent la fiction et la réalité de la scène. De la même façon ici, le processus de création se donne à voir, comme si l'on assistait à un avant de la représentation, au temps des questions – pourquoi ? comment ?... –, de l'enquête autour des faits proposés, et aussi au temps des premières improvisations, des digressions à partir de quelques points de fuite.



Mais ce qui préside à ce travail, ce qui est proposé comme un seuil paradoxalement infranchissable, c'est l'impossibilité de reproduire le réel sur scène, trop proche, trop chargé d'horreur – comme celle que découvre le narrateur d'*Au cœur des ténèbres*, indicible, irréprésentée elle aussi. Les comédiens commencent donc par s'excuser de ne pouvoir jouer, laissent croire que le spectacle va être annulé car ils ont éprouvé les limites du théâtre documentaire avec la confrontation avec ce réel. Et de cette mise en défaut découle une justification, qui à son tour emporte Daria Deflorian dans le récit de ce qu'a été leur travail, dans son état d'inachèvement, laissé en plan. Puis, un à un, ils interviennent pour compléter ou corriger ce qui a été dit, et si l'adresse première au public se maintient, on les voit saisis par cet objet qu'ils prétendent n'avoir pas su aborder théâtralement, obsédés par les faits, jusque dans leurs moindres détails.

Ce faisant, ils affirment que le seul moyen qu'ils ont trouvé de représenter l'irreprésentable est de faire état de cet irreprésentable, d'en faire l'objet même de la représentation. Et ainsi, celle-ci ne peut totalement disparaître, elle a bien lieu, elle devient à son tour une fiction, qui veut engager une croyance – celle de l'impossible représentation. Mais peut-on croire à l'échec de la représentation quand on sait que le spectacle se joue plusieurs soirs de suite à la Colline ? quand le plateau qui semble vide prévoit néanmoins une représentation de l'irreprésentable par la présence d'objets, de costumes discrètement placés dans les recoins, le long des murs ? quand le procédé d'un fondu presque cinématographique est soigneusement mis en œuvre pour figurer le suicide, le donner à percevoir ? quand tout une production rend possible le spectacle ? L'impossibilité première dit la difficulté de s'emparer d'une telle émotion, d'en faire un objet de fiction, et elle se veut par là sincère. Mais cette sincérité est mise en jeu par l'écriture d'un spectacle dont les effets sont ménagés d'un bout à l'autre – simplement parce que les surtitres empêchent toute improvisation –, même si ce sont de non-effets, qui récusent toute forme de spectacularité, que tout travail des lumières ou des sons est évacué, qu'ils reposent entièrement sur les comédiens, et leur capacité à toucher ou à faire rire, en jouant des accidents, des ratés, pour rétablir de la distance et s'accommoder de tant de gravité.



La dialectique qui fait jouer l'irreprésentable et le représenté, la sincérité et le jeu, se résout donc de façon paradoxale. Le réel ne semble pouvoir devenir autre chose qu'un objet de fiction – et le recours au roman de Petros Markaris plutôt qu'à l'actualité semble le dire d'emblée –, et sa résistance même à la scène devient un objet de théâtre, un moyen de susciter l'émotion, toujours tendue entre le pathos et le comique. Certes, la réflexion est elle aussi provoquée – réflexion sur la crise autant que sur le théâtre – et c'est cela qui importe le plus : une sensibilité a été manifestée, une conscience a été partagée, un désir de penser a été communiqué. Mais sans cesse, une question centrale n'a pu être écartée, a eu tendance à prendre le dessus : le réel peut-il prendre place sur scène, hors de la fiction, du jeu, de la répétition ? Un morceau brut, interrogé comme tel, dans le présent de la scène et dans le dénuement le plus complet, peut-il donner l'illusion d'échapper au rituel théâtral, à la répétition du presque-même chaque soir, et garder ainsi toute son authenticité ?

C'est alors que *Reality* intervient, et aide à ne pas en rester là. Dans ce spectacle-ci, De Florian et Tagliani s'appuient encore sur un matériau non-théâtral. Il ne s'agit pas cette fois d'une image de roman inspirée du réel mais d'un reportage de Mariusz Szczygiel, qui prétend faire état du réel, hors de toute fiction. Le journaliste polonais a enquêté sur la vie de Janina Turek, dont on a découvert à sa mort en 2000 qu'elle laissait derrière elle 748 carnets. Ceux-ci renferment les moindres détails de sa vie, mais non pas sous la forme d'un récit, nourri de souvenirs, de commentaires, d'analyses, mais sous la forme de listes – comme celles de Perec, « J'aime, Je n'aime pas », ou *Je me souviens*. Mais l'affect est encore plus évacué que dans ces œuvres-ci, car Janina Turek ne note « rien que les faits », aspirant par là à s'en tenir à « seulement la réalité » – et c'est cette équivalence qu'elle pose comme une évidence que questionne la scène.





Pendant des années, cette femme qui aurait pu tomber dans l'oubli s'est donc limitée à enregistrer le réel, dans ce qu'il a de plus insignifiant : le détail de ses repas, de ses rendez-vous, de ses coups de téléphone, de ses rencontres fortuites, de ses cadeaux... Les nombres sont astronomiques, mais ces sommes mêmes ne réussissent pas à combler l'insignifiance de ces listes, et la personne, l'être-même reste impénétrable. Les rares éléments qui la révèlent sont les cartes postales qu'elle s'est écrites, qui donnent à entendre un discours sur soi, qui exprime ses doutes quant à l'intérêt d'une telle démarche : « Je fis ou je fais de vivre ? Toutes ces notes, toutes ces statistiques, n'est-ce pas une façon de m'illusionner ? Si j'arrêtais d'écrire je devrais retourner à moi-même ». Telle est bien la clé : la recension mécanique des faits est une forme de fuite, elle empêche de penser, et de se souvenir – à défaut d'oublier.

Le point de départ de ce geste frénétique, pathologique, Mariusz Szczygiel l'a reconstitué : il remonte au départ de son mari à Auschwitz, en 1943. Ce dont rend compte ce geste, c'est l'hébétude, celle provoquée par l'horreur – encore elle –, cette fois celle des camps, alors qu'elle n'est pas encore pleinement connue. C'est le silence, le traumatisme, « l'immense stupefaction » dont parle Valérie Deshoulières dans sa réflexion sur les formes de l'idiotie de la deuxième moitié du XXe siècle – la même hébétude dont témoigne l'œuvre de Duras, *La Douleur*. Dans le cas de Janina, le traumatisme ne peut être dépassé que par la consignation du rien, un rien qui prend de l'ampleur, mais qui ne dit pas l'essentiel, qui désigne de façon flagrante son absence.

Cette fois-ci que tous les deux sur scène, Deflorian et Tagliarini dialoguent autour de cet incompréhensible archivage de soi-même, et tentent précisément d'atteindre son centre absent, d'en imaginer les creux, les failles qui pourraient conduire au vital, au-delà de l'anecdotique, du dérisoire, qui pourraient permettre de réinverser l'inversion hiérarchique première. Ils pénètrent donc cette matière par le détail, le petit, et commencent par la fin, la chute d'un corps dans la rue, frappé par un infarctus. Une nouvelle fois cette matière leur permet de questionner le théâtre : comment peut-on tomber sur scène ? comment mourir ou faire le mort ? quelle posture adopter, quelle expression pour qu'on y croie, même si on touche là à une limite du théâtre ? y a-t-il un sac de course avec elle ? Se renverse-t-il ? que révèle-t-il d'elle, de sa vie ? Tout le travail de l'acteur qui approche celui qu'il a été pour personnage se révèle dans ce point de départ, encore léger quand il n'est question que de jeu.

Puis le flambeau passe de l'un à l'autre pour atteindre la justesse – à défaut de la vérité –, et la gravité prend place.

Progressivement, les artistes circulent là encore entre le commentaire et l'incarnation, l'information et le jeu, et l'esthétique là aussi réduite au minimum sert cet entre-deux, cet entre-quatre. Ce qui est questionné cette fois, c'est moins la question de la représentation, que celle du caractère spectaculaire de ce geste, longuement préparé mais jamais acté. Ces 748 carnets, sa fille ne les a découverts qu'à sa mort. Mais ce qui aurait pu passer pour un témoignage *post-mortem*, pour un testament de valeur ne dit rien d'autre qu'en négatif. Et les artistes rapprochent alors ce soin si extraordinaire à noter l'ordinaire d'une pratique théâtrale balinaise, où le spectacle n'a lieu que derrière un voile qui empêche le public d'y avoir accès. Alors, sur le même plateau de la Colline, ce questionnement sur la représentation – dont le point de départ était *Ce ne andiamo...* – prend un sens aigu et enrichit l'appréhension de l'objet choisi, plutôt que d'en détourner.



Ainsi si les deux spectacles mettent en jeu les mêmes techniques, si leurs démarches sont comparables à bien des égards, leurs enjeux diffèrent considérablement. Et pour suivre la trace de ce cheminement, pour l'accompagner, il faut passer de l'un à l'autre, les prendre comme un tout, comme les deux parties d'un diptyque, les deux composantes d'un duo, d'un duel, et placer pour de bon le binaire, le double au cœur de cette expérience.

F.

Pour en savoir plus sur ces deux spectacles, rendez-vous sur [le site de la Colline](#)

## Non fiction.fr – 8 octobre 2015



[jeudi 08 octobre 2015 - 08:00]

Que voient-ils? ». Daria Deflorian se tient là debout, au milieu en fond de scène, face au public, avec les mots de Janina Turek en bouche – ceux-là mêmes que la vieille femme s'était écrits sur une carte postale trente-deux jours avant de mourir – et pose cette simple question qui laisse l'adresse en suspens.

Que voyons-nous ? Que la pièce se termine à l'endroit précis du plateau où elle avait commencé. Que tout la pièce se tient dans cette respiration, le dernier souffle de Janina dont on ne finit pas d'imaginer la vie. Les deux comédiens interrogent la vie de Janina Turek tout comme ils interrogent la scène - ce que l'on peut y voir, ce que l'on peut y raconter, y penser.

Les indices : 748 carnets écrits sur 57 années de vie par Janina Turek qui ne voulait y répertorier que « *la réalité, seulement et uniquement les faits* », les classant selon des catégories très précises telles que « *coups de téléphones* », « *cadeaux reçus* », « *spectacles de théâtre* », « *petits-déjeuners* », « *déjeuners* », « *dîners* » mais aussi « *événements spéciaux* » ou « *personnes croisées rapidement* ». Autant de faits scrupuleusement notés et numérotés chronologiquement dans chaque catégorie, moins par souci de mesure comptable que d'archivage précis de son existence en temps réel, depuis ce jour de l'année 1943 où son mari a été arrêté par la Gestapo, puis déporté à Auschwitz II y a aussi des cartes postales, au nombre de 3000, qu'elle s'écrivait à elle-même. De cette vie consignée en des listes dépassant parfois la dizaine de milliers (84 523 « *personnes rencontrées* »), Daria Deflorian et Antonio Tagliarini développent un jeu délicat et humaniste qui nous met en empathie immédiate et sincère avec cette vieille femme polonaise qu'était Janina Turek.

La première scène met tout de suite le regard du spectateur en jeu. Tour à tour les deux comédiens s'essayaient à mourir sur scène, non pas à jouer le mort mais à comment jouer Janina en train de mourir d'une crise cardiaque en pleine rue à Cracovie. Et l'un de s'impatienter : « *je perds du temps là car je ne sais pas comment mourir* ». En plus d'être drôle, cette scène installe le principe de jeu : une mise en abîme qui démultiplie aussitôt les dimensions du plateau, ses espaces, ses temporalités, ses adresses. Les comédiens jouent tout à la fois leur propre rôle de comédiens et celui de conteurs s'adressant directement au public pour leur narrer une histoire. Mais ils sont aussi spectateurs, parfois en retrait du jeu de l'autre, observant, silencieux et attentif, ce qui se déroule sur scène. Ils sont encore tout deux le corps de Janina rejouant les scènes de vie imaginées, plus rarement ses paroles. Car la pièce est *un discours sur*, une enquête dans laquelle la scène est l'outil du questionnement : les comédiens cherchent - et nous cherchons avec eux - ce qui a été vécu dans cette réalité.

Le plateau devient le lieu où l'on joue à reconstituer les scènes de vie. Quasi-nu au départ, il s'habille progressivement d'éléments de décor simples qui servent à situer et relier des moments ordinaires de vie enregistrés dans les carnets de Janina Turek. Ainsi, autour des cinq projecteurs sur pied disposés en différents endroits, apparaissent un à un, en constellation, de nouveaux espaces de jeu, identifiés par un meuble ou un accessoire : un grand sac pour faire les courses, un paillason, une table et deux chaises, un fauteuil, une pièce de monnaie et une fenêtre donnant sur la rue sur le côté droit de la scène mais que l'on ne voit pas.

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini utilisent la scène pour tramer les souvenirs et les pensées qui se cachent dans l'épaisseur de l'ordinaire (un déjeuner frugal consommé en 1991, une tasse de café noir avalée le 2 janvier 1957, un programme télé visionné le 11 novembre 2000...), se demandant si les trous entre les faits enregistrés sont « *la partie obscure, invisible ou (si) c'est tout ce qu'il y a autour qui crée le trou?* ». C'est dans ces abîmes de réalité, que n'épuise aucun fait, que la pièce se déploie, tout en finesse et poésie.

Et comme « *la vie est un point de vue* », les deux comédiens se plaisent à les faire varier. Ils incarnent côte à côte simultanément Janina debout et assise. Une tasse de café peut coexister à la fois entière et cassée en deux endroits différents de la scène, densifiant ainsi l'espace temporel du plateau, pour nous dire la solitude du personnage dont la vie se ralentit avec l'âge. Une vie parsemée toujours davantage de « *personnes croisées rapidement* » et de « *programmes télé* », dernier événement enregistré de son vivant. Tout se dédouble alors d'une autre réalité possible : celle qui n'a pas été écrite mais qui est jouée et qui, pourtant, a peut-être été vécue.

Ainsi le fil de ce qui nous est raconté ne peut être linéaire, dans cet espace à la fois physique, imaginaire et fictif qu'est la scène. Le déjeuner du 3 décembre 1981 fait écho à celui du 1er octobre 1996 tout comme il renvoie à celui de 1956, où il fut question d'une saucisse douce et d'une compote de pommes. On peut savourer une tasse de café noire le 2 janvier 1957, premier des « *événements spéciaux* », l'année de ses 36 ans et avoir 79 ans devant son téléviseur l'instant d'après, puis s'amuser à 27 ans à rattraper une pièce de monnaie que l'on fait tomber de son coude.

Reality se construit dans la rencontre de ce qu'il y a de commun : ce quotidien ordinaire qui est celui de tous, ce temps que l'on essaie de saisir (de façon toujours plus comptable de nos jours), la vieillesse qui est à la fois le futur et le présent de chacun, l'espace-temps du théâtre qui réunit comédiens et public autour de personnages dans la complicité d'une représentation. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini tricotent un récit à plusieurs fils puis le détricotent en tirant l'un d'entre eux, l'apparente réalité des choses qu'il nous semble percevoir. Reality nous montre ainsi tous les possibles, parfois contraires, que seule la scène peut faire exister. Et cette question en miroir qui persiste bien après que l'on ait quitté la salle : Qu'avons-nous vu sur scène ? Que voyons-nous de la réalité de nos vies ?

**Reality, à partir du reportage de Mariusz Szczygiel.**

**Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris : au théâtre de la Colline du 30 Septembre au 11 Octobre 2015 , du mercredi au samedi à 19h et le dimanche à 18h30.  
Spectacle en italien surtitré en français.**

Mise en scène et interprétation : Daria Deflorian (artiste invitée à la Colline pour la saison 2015-2016) et Antonio Tagliarini

Lumières : Gianni Staropoli

Décor : Marina Haas

Collaboration au projet : Marzena Borejczuk

# « Reality », des chiffres et un être

A La Colline, un spectacle autour d'une femme qui a numéroté sa vie

THÉÂTRE

Elle s'appelait Janina. Elle est morte un jour de l'an 2000, à Cracovie, d'une crise cardiaque. Une femme ordinaire. Elle est l'héroïne de *Reality*, l'excellent spectacle que les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et Antonio Tagliarini présentent au Théâtre de la Colline, après le tout aussi excellent *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (Nous partons pour ne pas vous donner plus de soucis), qui mettait au centre de la scène quatre retraitées grecques décidant de quitter la scène, justement, de disparaître, de mourir pour ne plus peser sur les vivants.

Si l'on écrit « héroïne » avec des guillemets, c'est que tout est là-dedans, dans le projet théâtral des deux acteurs-metteurs en scène italiens. Janina, telle que son histoire a été racontée par Mariusz Szczygiel, un des chefs de file du « reportage littéraire » polonais (et que l'on peut retrouver dans *La vie est un reportage. Anthologie du reportage littéraire polonais*, aux Editions Noir sur blanc), était une femme qui semblait avoir poussé l'ordinaire jusqu'à un point extraordinaire.

## Fraîcheur, délicatesse

Un jour de 1943, alors que son mari vient d'être arrêté par la Gestapo et qu'il va être déporté à Auschwitz, elle ouvre un cahier, dans lequel elle note : « Aujourd'hui, je commence à écrire un carnet et je veux le faire tous les jours et pour toute ma vie, je veux décrire seulement la réalité, seulement et uniquement les faits. » Les « faits » sont ceux de l'extraordinaire. Jamais Janina n'écrira l'arrestation de son mari, son retour, elle n'écrira rien non plus quand il la quittera, un jour de 1957.

En revanche, elle va consigner et numéroter minutieusement les menus faits de sa vie pendant plus de cinquante ans, et selon des catégories bien précisées. Combien d'appels téléphoniques elle a reçus, et de qui (381966). Combien de personnes elle a rencontrées dans la rue et saluées (23397).

Combien de rendez-vous elle a pris (1922). Combien de cadeaux elle a faits, de quelle nature, et à qui (587). Combien de fois elle a joué aux dominos (19). Combien de fois elle est allée au théâtre (110). Combien de livres elle a lus (3517). Combien d'émissions de télévision elle a regardées (70042), etc., etc., etc. A sa mort, sa fille, qui ignorait tout de cette activité, découvre, stupéfaite, 748 carnets.

Quels abîmes y a-t-il au fond de cette envie compulsive de se faire la comptable de sa propre vie ? La démarche de Janina Turek évoque les notations de Georges Perec et les travaux ludiques de Sophie Calle, elle se rapproche du nombre d'œuvres de l'art brut. Mais Janina n'a vraisemblablement jamais osé se parler d'art, et c'est ce qui touche tant dans son personnage qui, à un moment, consigne cette interro-

gation : «... Je vis ou je fais de vivre ? Toutes ces notes, toutes ces statistiques, n'est-ce pas une façon de m'illusionner ? Si j'arrêtais d'écrire, je devrais retourner à moi-même. »

Et c'est sans doute ce qui a touché Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, qui s'emparent de cette histoire avec une fraîcheur, une délicatesse, une manière de jouer avec le théâtre évoquant le travail du Ig STAN. Pas question ici d'incarner « Janina ». Chacun d'eux entre et sort du personnage, sur le plateau de la petite salle de La Colline où ils n'ont besoin que de quelques éléments de décor pour faire exister leur spectacle, qui se termine sur l'histoire de ce théâtre balinais regardé par les spectateurs à travers un écran de tulle.

Qu'est-ce que la réalité ? Comment la percevons-nous. Lui donnons-nous une forme ? Ce n'est

pas un hasard si *Reality* est programmé à La Colline en même temps que *Les Géants de la montagne*, de Luigi Pirandello, mis en scène par Stéphane Braunschweig. On peut voir les deux pièces dans la foulée le même soir, ce qui est une bonne idée, tant le théâtre de Daria Deflorian et d'Antonio Tagliarini semble être un prolongement contemporain de celui du grand dramaturge sicilien. ■

FABRIEN DANGE

*Reality*, un spectacle de et avec Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Théâtre national de la Colline, 15, rue Maitre-Bran, Paris 20<sup>e</sup>. Tél. : 01-44-62-52-52. Du mercredi au samedi à 19 heures, dimanche à 18h30, jusqu'au 11 octobre. De 14 € à 29 €. Durée : 1 heure. En italien surtitré. [www.colline.fr](http://www.colline.fr)



L'artichaut – 9 octobre 2015

## Reality au Théâtre de la Colline

9 octobre 2015



**Reality**, c'est la plongée dans le quotidien de Janina Turek qui, entre 1947 et 2000 a recensé tous ses faits et gestes dans 748 carnets. **Reality**, c'est aussi le questionnement de deux acteurs poètes italiens, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, sur le rapport qu'entretiennent jeu théâtral et réalité.

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini sont à la fois auteurs, metteurs en scène et performeurs. Collaborateurs de longue date, ils s'inspirent pour cette création, en italien surtitré, de l'article **Reality** de Mariusz Szczygiel.

**Reality** est une pièce très courte, peut-être trop courte : les deux artistes se donnent moins d'une heure pour entrer dans le quotidien de Janina Turek. Cette femme polonaise décide un jour de 1943 de commencer un carnet dans lequel elle ne décrira « seulement la réalité, seulement et uniquement les faits ». Pendant plus de 50 ans elle recense minutieusement tous

ses petits déjeuners, appels téléphoniques (38 196), émissions de télé (70 042), personnes croisées par hasard dans la rue (23 397), etc. Jusqu'à un matin d'automne, en 2000 lorsqu'elle meurt d'un infarctus en revenant du marché.

C'est là que les deux artistes italiens prennent le relais. Sur une scène nue, en habits de tous les jours, ils tentent de (se) représenter la mort de Janina Turek. Au fur et à mesure que la pièce avance, la scène se remplit d'éléments de réalité : une tasse lorsque Janina prend son petit-déjeuner, un paillasson lorsqu'elle s'essuie les pieds, un fauteuil avec une télécommande...



La beauté de cette pièce tient dans le respect et l'humilité dont les acteurs font preuve en s'emparant de la vie de Janina et en la mettant en scène. Se relayant dans le rôle de Janina, alternant la première et la troisième personne, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini parviennent à faire de la scène un véritable espace de dialogue. Un dialogue entre acteurs car ils n'hésitent pas à s'interrompre, se reprenant sur leurs jeux respectifs, avec cette interrogation, comment jouer au plus près la réalité ? Mais également un dialogue avec Janina elle-même qu'ils se prennent à interroger : que révèlent ses faits et gestes minutieusement archivés sur son identité propre ? La réalité ne se cache-t-elle pas derrière les cahiers de Janina ? Dans ce qu'elle ne dit pas, ce qu'elle n'écrit pas ?

« Je vis ou je feins de vivre ? Toutes ces notes, toutes ces statistiques, n'est-ce pas une façon de m'illusionner ? Si j'arrêtais d'écrire je devrais retourner à moi-même. », Janina Turek

Au delà de la découverte d'une vie si commune qu'elle en devient fascinante, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini interrogent également le théâtre et la scène comme lieu de reconstitution de la réalité. Les performeurs développent avec humour un jeu du quotidien, un « non-jeu » comme ils le qualifient, afin de retrouver, peut-être, un peu de la réalité de la vie de Janina Turek. Leur quête de réalité passe également dans leur travail en amont du spectacle : ils sont allés jusqu'à Cracovie, ont déambulé dans la rue de Janina, lu ses carnets, et le spectacle qu'ils proposent peut être compris comme une mise en scène de leur propre cheminement vers la réalité de Janina plutôt qu'une pièce biographique ou romanesque.

Pourquoi aller voir cette création au théâtre de la Colline ? Parce qu'il est rare qu'une pièce pose autant de questions, interroge avec acuité la notion de réalité et du sens des gestes du quotidien, tout en restant légère, drôle et subtile. Parce que le destin de Janina, cette femme qui traverse les tourments de l'histoire du XXe siècle en écrivant consciencieusement les gestes les plus insignifiants de la vie (lorsque son mari rentrera d'Auschwitz elle inscrira simplement son nom dans « visites non annoncées ») est étrangement troublant. Parce que Daria Deflorian et Antonio Tagliarini interprètent avec simplicité un spectacle plein de grâce et de délicatesse, dont on peut peut-être regretter qu'il soit si court et qu'il ne fasse que soulever des questions essentielles sans avoir l'air d'y toucher.

Ancouk Lamé



I/O – 16 octobre 2015

## DEFLORIAN / TAGLIARINI

REALITY / CE NE ANDIAMO PER NON DARVI ALTRE PREOCCUPAZIONI  
THÉÂTRE

« Avec "Reality" et "Ce ne andiamo" Deflorian et Tagliarini composent deux séries de variations graves et enjouées sur des mots minuscules broyées par des systèmes socio-politiques hostiles. »

### QUESTIONNEZ VOS PETITES CUILLERS (REALITY)

— par Cécile Sadaï —

Après « Rewind » et « From A to D and Back Again », inspirés respectivement des univers de Pina Bausch et d'Andy Warhol, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini s'intéressent aux carnets de Janina Turek avec leur spectacle « Reality », monté au théâtre de la Colina. Dans ces carnets écrits sans interruption de 1943 à 2000, Janina Turek entend décrire « les faits et la réalité » : une réalité qui prend la forme d'une étrange labellisation du quotidien. Des « enregistrements » – collezione dans le texte italien – archivent « le nombre d'appels reçus », « le nombre de personnes à qui [elle a dit] bonjour ». En palimpseste, les pages sont barrées de séries de chiffres et de statistiques, à la manière d'un code crypté. Entre poésie de l'archive, babillage d'artiste brut et curiosité contemporaine, ces carnets évoquent notre quotidien infra-ordinaire, qui n'a rien d'extra-ordinaire, pour citer Georges Perec : « Ce qui nous parle, me semble-t-il, c'est toujours l'événement, l'insolite, l'extra-ordinaire : cinq colonnes à la une, grosses manchettes. Les trains ne se mettent à exister que lorsqu'ils déraillent, et plus il y a de voyageurs morts, plus les trains existent [...] » (« L'infra-ordinaire », 1989).

« La pensée vient du palimpseste » : en 1943, Janina Turek apprend la déportation de son époux pour Auschwitz. Un accident de l'histoire intime, survenu sur un palimpseste, où même qu'elle décide d'entamer ses carnets. Ainsi, en 1945, le retour de l'époux sera classé comme « visite non annoncée ».

Faute de cette restitution fragmentaire de la vie de Janina Turek, le duo Deflorian-Tagliarini cherche à créer des effets de « courts circuits » entre la scène et le public, en exploitant un dispositif stylistique très riche : figures de correction pour l'essentiel. Hypotypose, épanorthose, préférence, énumération, digression, ellipse vont régir la dramaturgie, qui n'évance que par « retouches », en travaillant sur l'image et l'impression. Le tout renforcé par le jeu dialogique des acteurs, qui, loin d'une recherche biographique de la vérité, jouent avec ses scénarisations possibles de la parole, au profit d'un slow théâtre sensuel. Dernier film vu par Janina Turek ? « Jouant à Dieu... »

### SOCIOLOGIE EUROPÉENNE (CE NE ANDIAMO...)

— par Mathias Davat —

Le suicide est-il une preuve d'échec ou un symbole de résistance ? Deflorian et Tagliarini posent les données du problème, sans dogme, avec une économie de moyens que l'on aurait tort de résumer à leur volonté de produire un théâtre pauvre. Minimalisme, certes, mais minimalisme de quatre traités grecs, tauchés et décriés, face à la puissance de l'euro-dollar et à la crise de la conscience sociale contemporaine... Comme des vieux dont les dernières paroles sont une justification embarrassée (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), les comédiens s'excusent presque d'être là à interroger, sur une scène, la possibilité de la représentation d'un fait divers, d'un drame intime. Alors, ils offrent au public un jeu pudique de résonances qui pourrait tenir lieu de sociologie européenne : « Ce minimalisme... » est destiné à résonner dans les esprits fatigués d'un Occident moldu, endetté aussi bien économiquement que moralement, qui ne laisse aux plus faibles d'autre issue que l'auto-dissolution.

Faute de cette débâcle, dans ce monde gangrené par l'humanité économe, voici un théâtre qui replace l'humain au cœur de la représentation. Alors on préférera répondre à la question de départ avec optimisme en rappelant une vérité trop souvent détruite par ce sentiment d'impuissance, dans lequel veut nous maintenir le système Léviathan : l'anneau de résistance massive à la crise est entre nos mains. Car s'il est le grand dévoreur d'âmes, le Système préfère des consommateurs dont le cœur-portefeuille frétille, des citoyens hébétés par un flux d'images kaléidoscopiques. Les cadavres machétant pas de téléphones portables et ne regardent pas les émissions de télé-réalité.

Ces quatre vieux, par un ultime bin d'oïl à deux mille six cents ans de Mère théâtre, décident d'en finir et suppriment à la dictature de l'euphorie perpétuelle d'aller se faire voir chez les Grecs. Tu as posé de nos vies, mais notre mort nous supportent !

I/O – 16 octobre 2015

# LA QUESTION

QUE DEMANDE LE PEUPLE ?

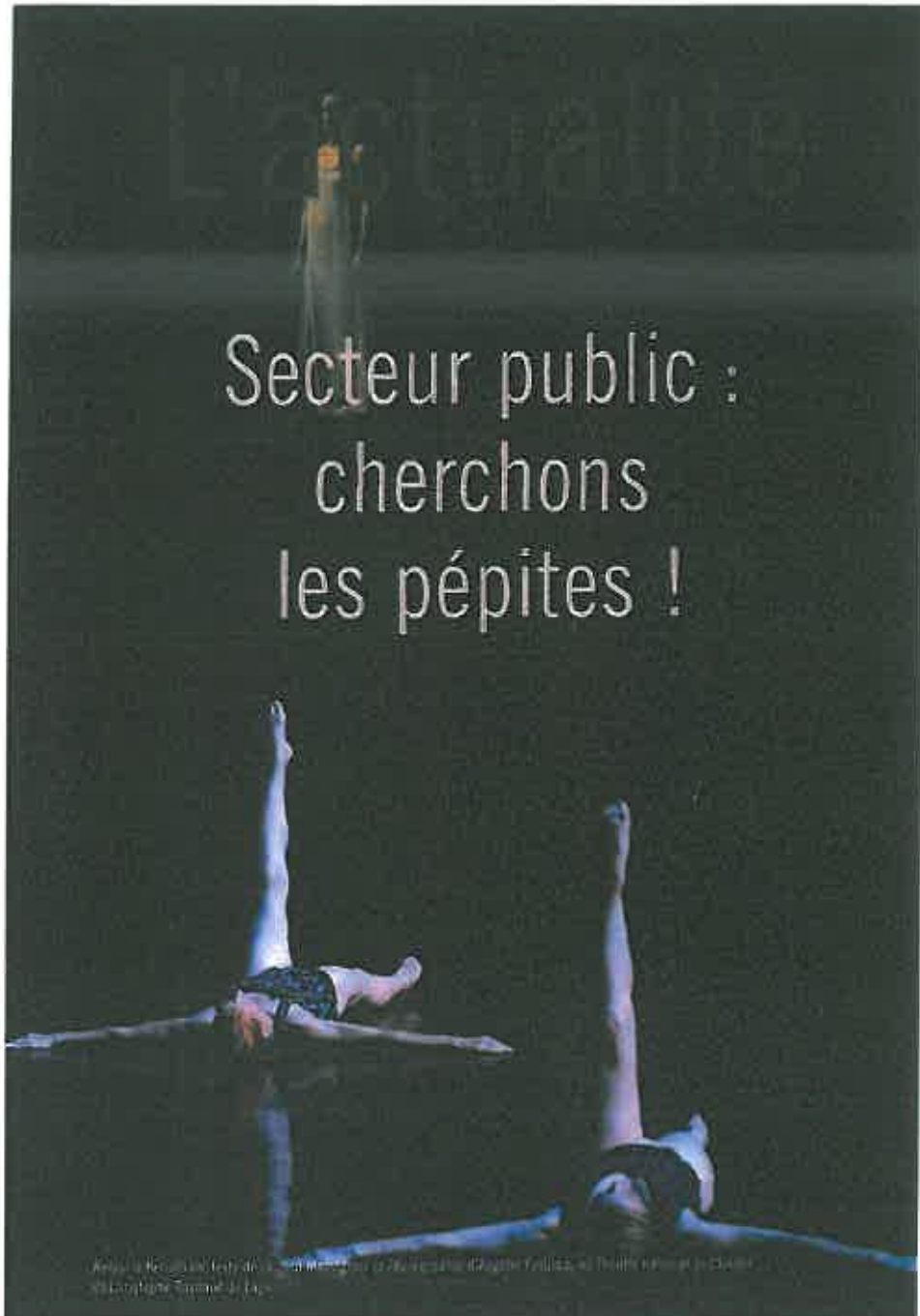
– Par Daria Deflorian –

**N**on conoscevo questa espressione francese, nonostante l'origine « romana » : « [...] [populus] duas tantum res anxius optat panem et circenses », scriveva il poeta latino Giovenale. « [...] (il popolo) due sole cose ansiosamente desidera pane e giochi circensi ». Anche se in francese questa frase significa « cosa si può chiedere di più » partendo da quel senso più lontano. Direi che c'è qualcosa nell'idea più riduttiva di intendere il popolo che ancora gioca con questo tipo di consenso. La politica dei grandi eventi, sempre più invade l'ambiente (non a caso definito « mercato ») dell'arte e dello spettacolo ovunque. Anche il teatro si pie-

ga allo spettacolo invece del contrario.

E allora rispondo. Cosa si può chiedere di più ? Complessità. Vedere, assistere a qualcosa che non mi sia del tutto e immediatamente chiaro, che mi metta in crisi rispetto a quello che so. Che rompa i miei schemi, le mie abitudini. Quando ho visto giovanissima « Wielopole Wielopole » di Tadeusz Kantor ho sentito fisicamente il mio cervello aprirsi come un guscio di noce che si crepa. Avevo capito ? Era semplice ? No. Era grande. Era più grande di me. Mi dovevo innalzare per coglierlo. È questo movimento che importa. Il consenso, e non perlo più solo di arte e cultura, è una gran fregatura. (*Version française sur logazette.fr*)

**L'avant-scène théâtre – 1<sup>er</sup> novembre 2015**



## La quinzaine d'Armelle Héliot

### Secteur public : cherchons les pépites !

Aperçu des premières affiches de la saison 2015-2016 à Paris, dans le domaine du théâtre subventionné, avec une profusion de spectacles et quelques raretés.



2017, croquis et mise en scène par Robert Lapage au Théâtre de la Ville dans le cadre du Festival d'automne. © Christophe Raymond de Lape

**E**N FRANCE, depuis plus de quarante ans, le Festival d'automne domine la rentrée par ses ambitions artistiques, son extension dans le temps et l'espace, ses moyens – même si l'institution doit se développer dans des budgets relativement serrés. Mais le temps est loin où, notamment en matière de théâtre, on en attendait de puissantes

révélations. La programmation 2015-2016 n'est pas révolutionnaire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'apportera pas de fortes émotions, des discussions, des critiques enthousiastes et de sévères comptes rendus... Comme l'an dernier, c'est l'italien Romeo Castellucci qui se taille la part du lion avec la poursuite de son « portrait ». Trois spectacles, à voir

seulement en novembre et décembre, trois fortes productions qui puisent dans l'histoire littéraire pour mieux éclairer le présent : *Œdipe der Tyrann*, version de Hölderlin d'après Sophocle, un travail mené à la Schaubühne de Berlin qui coproduit. Occasion de retrouver à Paris Angela Winkler, quelques comédiens rigoureux et une armée de figurants (Théâtre de la Ville, 20-24 novembre). Autre plongée dans la Grèce antique, la trilogie de *L'Orestie* d'après Eschyle, sous-titrée « une comédie organique ? » reprise, réinvention d'un spectacle qui a marqué les débuts de la Societas Raffaello Sanzio il y a vingt ans (Odéon 6, 2-20 décembre). Enfin, la Grèce encore avec *La Metope del Partenone*, jeu impressionnant avec un imaginaire puisé dans les frises du Parthénon et précipitant le spectateur dans un univers d'une cruauté déchaînée (Grande Halle de la Villette, 23-29 novembre).

D'autres très grands artistes sont présents, bien sûr, à commencer par le Québécois Robert Lepage qui ouvre le festival avec son extraordinaire monologue ramifié comme une épopée personnelle, *887* – d'après l'adresse de l'appartement où il a grandi à Montréal, une autobiographie que l'interprète ultrasensible qu'est cet esprit universel a créée la saison dernière à Nantes au Grand T (Théâtre de la Ville, 9-17 septembre). Au fil de la programmation d'Emmanuel Demarcy-Mota et de ses équipes, on retrouvera d'autres grands singuliers : Angélica Liddell, Rodrigo Garcia, Gisèle Vienne, le groupe tg STAN, Jean-François Sivadier, Nicolas Bouchaud et Éric Didry, ou l'Égyptien Ahmed El Attar et *The Last*

*Supper* vu à Avignon, par exemple (T2G Genevilliers, 9-15 novembre). De plus jeunes aussi tel Jonathan Châtel qui reprend *Andreas d'après Le Chemin de Damas* de Strindberg, donné au Cloître des Célestins cet été (La Commune d'Aubervilliers, 25 septembre-15 octobre) ou Joris Lacoste avec *L'Encyclopédie de la parole*, suite n°2 avec compositeur, chanteur, performeur, poètes (T2G Genevilliers, 1<sup>er</sup>-11 octobre). Julie Deliquet et son collectif proposent une sorte d'épilogue à la trilogie formée par *La Noce chez les petits bourgeois*, *Derniers remords avant l'oubli*, *Nous sommes seuls maintenant*. Un épilogue sous le titre de Catherine et Christian (Fin de partie). Entendez Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, les aînés (TGP Saint-Denis, 24 septembre-16 octobre). On attend aussi avec curiosité les *Lettres de non motivation* de Vincent Thomasset, travail élaboré qui se joue de la réalité avec malice (Centre Pompidou, 30 septembre-3 octobre puis Théâtre de la Bastille, 10-21 novembre).

Le Français frappe un grand coup avec la première mise en scène au théâtre du cinéaste Arnaud Desplechin qui connaît une partie de la troupe pour avoir tourné une magnifique transcription de *La Forêt d'Ostrovski*, telle que l'avait vue Piotr Fomenko. Il ouvre la saison avec *Père de Strindberg* et une distribution forte, Michel Vuillermoz notamment (Salle Richelieu, en alternance, 19 septembre-4 janvier). Au *Vieux-Colombier* on va découvrir *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne par Christian Hecq et Valérie Lesort, spectacle qui promet fantaisie et merveilleux (26 septembre-

8 novembre) et au Studio-Théâtre Comme une pierre qui... d'après Greil Marcus, une mise en scène de Marie Rémond et Sébastien Pouderoux, avec une formule un peu éclairante « Like a rolling stone, Bob Dylan à la croisée des chemins » (15 septembre-25 octobre). Bref, la Comédie-Française revendique la diversité !

À l'Odéon 6°, on retrouvera avec grand plaisir la troupe magnifique réunie par Luc Bondy pour Ivanov de Tchekhov avec Micha Lescot dans le rôle-titre. Il a reçu pour cette interprétation magistrale et sensible le prix de l'Association de la critique (2 octobre-1<sup>er</sup> novembre). Aux Ateliers Berthier, cependant, c'est le Belge très inspiré Ivo van Hove qui met en scène Vu du pont d'Arthur Miller avec, entre autres, Charles Berling, Caroline Proust, Pauline Cheviller (10 octobre-21 novembre).

À Challot, dans la salle Maurice-Béjart, Gabriel Dufay que l'on a applaudi cet été, avec Stanislas Roquette dans *Les Épiphanies* d'Henri Pichette à la Maison Jean-Vilar d'Avignon, reste du côté des poètes avec Robert Desnos et *le Journal d'une apparition* (2-17 octobre). Dans la grande salle, le spectacle d'Angelin Preljocaj sur un texte de Laurent Mauvignier, *Retour à Berratham*, entre danse et écriture est repris (29 septembre-23 octobre).

À la Colline, dans le grand théâtre, *Les Géants de la montagne* de Luigi Pirandello, pièce inachevée et fascinante, est traduite et mise en scène par Stéphane Braunschweig qui signe également la scénographie et dirige entre autres Dominique Reymond, John Arnold, Claude Duparfait (2-17 septembre et 29

septembre-16 octobre). Dans le petit théâtre, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* et *Reality*, deux spectacles d'Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, invités du Festival d'automne (18 septembre-27 septembre et 30 septembre-11 octobre). Le premier d'après un roman du Grec Pétros Márkaris, *Le Justicier d'Athènes*, le deuxième d'après les très étranges *Carnets* de la Polonaise Janina Turek, qui notait tout de sa vie...

Au Théâtre de la Cité internationale, dans la grande salle, *Finir en beauté* de et par Mohamed El Khatib. Vu à Avignon, dans le Off, ce moment bref et très élaboré, noué autour de la mort de la mère que l'on va inhumer au Maroc, est très original et touchant (28 septembre-23 octobre).

Le Théâtre du Rond-Point démarre fort avec une programmation éclectique et deux productions par salle. Salle Renaud-Barraut, *Démons*, de Lars Norén dans une mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo. Avec Anaïs Demoustier, Romain Duns, Marina Fols, notamment (21 heures, 9 septembre-11 octobre). Ils sont précédés par un Christophe Alévêque très en forme qui s'est rodé au Chêne Noir d'Avignon : il nous le dit, *Ça ira mieux demain*, qu'il joue sous le regard de Philippe Sohier (18 h 30 du 15 septembre au 11 octobre puis à 21 heures du 15 octobre au 7 novembre). Dans la salle Jean-Tardieu, on accueille une équipe venue d'Argentine. Dans *Un Poyo Rojo*, Hermes Gaido dirige Alfonso Barón et Luciano Rosso, qui sont deux sportifs très virils dans un ballet hilarant (18 h 30, du 18 septembre au 18 octobre). Enfin, dans la petite salle Roland Topor,



Deux de Lars Ikonen, mis en scène par Marcel G. Frenco au Théâtre du Nord-Pas-de-Calais, © Eric Huguier

sous les toits, c'est la délicieuse Marie Vialle qui retrouve un écrivain de qui elle a depuis dix ans déjà défendu des textes (*Le Nom sur le bout de la langue* et *Triomphe du temps*). Pascal Quignard a écrit pour elle *Princesse vieille reine*, une série de contes, une suite de sonates, dans les beaux atours de Chantal de La Coste (3-27 septembre).

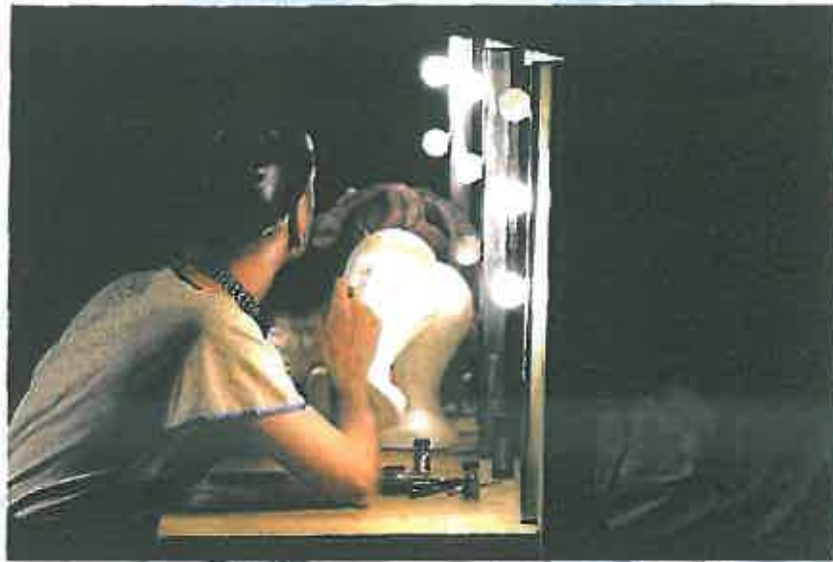
N'oublions pas Théâtre Ouvert qui présente deux textes de Nicolas Doutey, *L'Incroyable Matin* et *Jour*. Rodolphe Congé joue et dirige ses camarades Pauline Belle, Laetitia Spigarelli, Gaëtan Vourc'h (21 septembre-10 octobre).

Nous avons déjà évoqué le Théâtre de la Ville où, dans la grande salle, on verra donc l'extraordinaire 887 de Robert Lepage (9-17 septembre). Aux Abbesses, après le déploiement de jeunes choré-

graphes et danseurs fantaisistes, aux frontières de tous les arts et la reprise du *Faiseur* de Balzac par Emmanuel Demarcy-Mota et sa troupe (25 septembre-10 octobre), place à l'Iran avec *Chaque jour un peu plus* de Mahin Sadri, dans une mise en scène d'Afsaneh Mâhian, qui scrutent les vies de trois femmes, trois destins (2 au 7 novembre).

On aime beaucoup le Théâtre de la Bastille et en attendant l'Argentin Federico León, écoutons *Les Sonnets* de Shakespeare, vus par Richard Brunel sur une composition et direction de Frédéric Fresson, avec une interprète qui les fait flamber en les respectant, Norah Krief (21 septembre-3 octobre et 5-9 octobre).

Autre belle adresse, les Bouffes du Nord. Avec *Battlefield* d'après le *Mahabharata*, Peter Brook revisite en



*Angels in America* de Tony Kushner, mis en scène par Aurélie Van Den Daele au Théâtre de l'Aquarium, © Marjolaine Nouffin

compagnie de Jean-Claude Carrière et de Marie-Hélène Estienne un univers qu'il a illuminé. Quatre interprètes seulement pour cette nouvelle percée dans l'immense ouvrage. Un spectacle donné en anglais avec des surtitrages et accompagné de la musique de Toshi Tsuchitori (15 septembre-17 octobre).

Au Monfort, laissons-nous séduire par ces *Sérénades* qui lient de fortes personnalités, Arnaud Cathrine (livret), Vincent Artaud (musique), une mise en scène de Ninon Brétécher et sur le plateau de ce théâtre musical, la sublime Anna Mouglalis, Arnaud Cathrine et Vincent Artaud. Des déclarations d'amour ou les mots des déclarations d'amour, nous promet-on (6-10 octobre).

Au 104, rions avec *Un faible degré d'originalité* d'Antoine Defoort et aussi

*L'Amicale de production*. Une conférence et un spectacle... Il voulait parler des *Parapluies de Cherbourg*, mais on lui a refusé l'occasion... Il dérive (1<sup>er</sup>-10 octobre).

Du côté du Tarmac, scène internationale francophone, *Au nom du père et du fils* et de J.M. Weston, voici l'Afrique de Julien Mabilia Bissila avec lui-même, comédien survolté et profond, accompagné de Criss Niangouna et Bernard Vergne. La belle langue française d'un écrivain de la République du Congo. Mise en scène de l'auteur (17 novembre-4 décembre).

Au Paris-Villette, on pense au jeune public, mais les spectacles passionnent les adultes et l'on ne peut que hautement recommander à tout le monde d'applaudir la fine Lucie Valon dans *Paradis, Impressions*, dernier volet d'une trilogie



poétique inspirée de la *Divine comédie*, et mis en scène par Christophe Giordano (30 septembre-10 octobre). Le jeune public s'amuse aussi beaucoup au Carreau du Temple où, dès le début du mois de septembre, des ateliers très divers sont accessibles et chacun peut, à sa guise, organiser son propre spectacle en participant à des aventures formidables.

À l'Est, à la Cartoucherie de Vincennes (située dans le 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris), il y a toujours du nouveau, bien sûr ! Au Théâtre du Soleil, c'est un véritable événement qui se profile – et l'on ne parle pas encore ici de la présence de Robert Lepage auprès de la troupe d'Ariane Mnouchkine. Non, le premier événement est la reprise d'une production qui est née à la Manufacture des Abbesses et a connu un succès aussi mérité que large. Il s'agit de *Chute d'une nation*, « série théâtrale épique et politique en quatre épisodes » de Yann Reuzeau. Reprise pour douze intégrales (5 septembre-11 octobre, samedis et dimanches de 13 heures à 22 h 15 avec trois entractes). Yann Reuzeau est un auteur original et prolifique et crée une nouvelle pièce intitulée *De l'ambition*. Cinq jeunes à la fin de l'adolescence, au seuil de leur vie d'adultes et de leurs engagements (9 septembre-16 octobre).

Au Théâtre de la Tempête, Philippe Adrien poursuit son travail en montant *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit* de Mark Haddon, adaptation Simon Stephens, traduction Dominique Hollier, (11 septembre-18 octobre) tandis que l'on dégustera aussi la *Comédie pâtissière* de et par Alfredo Arias qui joue aussi

avec Sandra Macedo et Andrea Ramirez : dans l'Argentine de Perón, une pâtissière célèbre, *Doña Petrona de Gandulfo*. Ainsi patrie péroniste et parti péroniste s'allient pour nous amuser, promet le mélancolique Arias... (18 septembre-18 octobre).

Au Théâtre de l'Aquanum, François Rancillac n'est pas encore complètement fixé sur son sort. Mais on fêtera pourtant les 50 ans du théâtre (2-8 novembre) et, un peu plus tard, on découvrira *Angels in America* de Tony Kushner dans une mise en scène d'une artiste associée, Aurélie Van Den Daele (11 novembre-6 décembre).

À l'Épée de Bois, après une brève évocation d'Armande Béjart, c'est Michel Vinaver qui sera à l'affiche avec *La Demande d'emploi* par René Loyon (24 septembre-18 octobre).

Enfin, parlons de quelques théâtres municipaux. Au Vingtième Théâtre, en reprise, *Le Banquet d'Auteuil* de Jean-Marie Besset dans la mise en scène et la scénographie de Régis de Martin-Donos ou quelques secrets dans la vie de Molière (3 septembre-25 octobre). Au Théâtre 14, *Les Ambitieux* de Jean-Pierre About, par Thomas Le Douarec, une plongée dans le monde de l'entreprise (8 septembre-24 octobre). Au Théâtre 13 Seine, *Le Philosophe et la Putain* de Jacques Rampal ouvre la saison. Le célèbre auteur qui écrivit en vers *Célimène et le Cardinal*, s'intéresse ici à Diogène qu'il imagine quittant son tonneau pour mettre de l'ambiance à l'Olympe... Elsa Royer signe la mise en scène (27 août-4 octobre).

A. H.